Vve Scythien libraire.
30. rue du Vieux Versailles 30

Dominant
104
v.1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cerisette01kock

CERISETTE.

Livres de Fonds.

Andalousia, *par Lottin de Laval*. . . . . 2 vol. in-8.
Comtes de Montgommerry, *par le même*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Grenadier de l'île d'Elbe, *par Barginet* (de Grenoble). . . . . 2 vol. in-8.
Fleur d'Epée, *par A. de Kerminguy*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Diamant de la Vouivre, *par Louis Jousserandot*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, *par Paul Féval*, auteur des *Mystères de Londres*. . . 2 vol. in-8.
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis *par Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
Un Secret dans le Mariage, *par madame Sophie Pannier*. . . . . 2 vol. in-8.
La Poule aux Œufs d'Or, *par Jules Lacroix*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, *par Jules David*. . . . . 2 vol. in-8.
La Femme d'un Ministre, *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Souvenirs Intimes du comte de Mesnard, *premier écuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry*. . . . . 2 vol. in-8.
La plus heureuse Femme du Monde, *par madame Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Voleurs, *par Jules David*. . . . . 2 vol. in-8.
Tyler le Couvreur *par Paul de Kock*. . . . . 1 vol. in-8.
Le Château d'Eppstein, *par Alexandre Dumas*. . . . . 3 vol. in-8.
La Vie d'un Matelot, *par Cooper*. . . . . 2 vol. in-8.
La Pythie des Hyglands, *Par Sir Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Brigand de la Loire, *par Auguste Ricard*. . . . . 2 vol. in-8.
Louise d'Avaray, *par Jules de Saint-Félix*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Béarnais, *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Lacuzon, *par Louis Jousserandot*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Berger Roi, *par Charlotte de Sor*. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Carabines, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Voile Noir, *par Jules Lacroix*. . . . . 2 vol. in-8.
L'Autel et le Théâtre, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Lola et Maria, *par madame la comtesse Merlin*. . . . . 2 vol. in-8.
Les Anneaux d'une Chaîne, *par le vicomte d'Arlincourt*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Comte de Guiche, *par madame Sophie Gay*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Faux Frère, *par la même*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Petit Roi (roman historique), *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Marie Tudor, *par madame A. Dupin*. . . . . 2 vol. in-8.
François les Bas-Bleus, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Nanon de Lartigues, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
Un Grand d'Espagne, *par Jules Lacroix*. . . . . 2 vol. in-8.
Diana et Sabine, *par Michel Masson*. . . . . 2 vol. in-8.
Le proscrit des Hébrides, *par Sir Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.
Madame de Condé, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
La Vicomtesse de Cambes, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
Charmante Gabrielle, *par Brisset*. . . . . 2 vol. in-8.
Les Métamorphoses de la Femme, *par X.-B. Saintine*. . . . . 2 vol. in-8.
Cœur de Lièvre, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
L'Abbaye de Peyssac, *par Alexandre Dumas*. . . . . 2 vol. in-8.
Raphaël et Lucien, *par Michel Masson*. . . . . 2 vol. in-8.
La Famille du Mauvais Sujet, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Débardeur, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Trouble Ménage, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Une Gaillarde, *par Ch. Paul de Kock*. . . . . 6 vol. in-8.
La Belle de Nuit, *par Maximilien Perrin*. . . . . 2 vol. in-8.
Brin-d'Amour, *par Henry de Kock*. . . . . 3 vol. in-8.

Ouvrages sous Presse.

Bébé, *par Roger de Beauvoir*. . . . . 3 vol. in-8.
Blanche de Bourgogne, *par madame A. Dupin*. . . . . 2 vol. in-8.
La Fille de la Montagne noire, *par Sir Walter Scott*. . . . . 2 vol. in-8.

Paris. — Imprimerie de Cosson.

CH. PAUL DE KOCK.

CERISETTE.

(Entièrement inédit.)

I

PARIS,
A. DE POTTER, ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

Demander le livre
Place du Vieux Versailles
N° 30 Versailles

« Quelque honte que nous ayons
» méritée, il est presque toujours en
» notre pouvoir de rétablir notre ré-
» putation. »

(*Maximes de La Rochefoucauld.*)

CHAPITRE PREMIER.

L'AUBERGE DU CERF SANS CORNE.

C'était vers le milieu de l'année mil huit cent quarante-deux, par une journée brûlante du mois de juillet, que, sur les huit heures du soir, un

M Denoyer, libr. 30, r. du Vieux-Versailles
à VERSAILLES Seine-et-O

voyageur entrait dans une auberge située sur la route de Paris à Nemours, et à deux lieues environ de cette dernière ville.

Cette auberge, qui portait pour enseigne : *Au cerf sans corne*, enseigne que les savants de l'endroit se plaisaient à vouloir expliquer sans jamais y parvenir, et qui faisait beaucoup rire toutes les commères des environs, quand elles parlaient de l'aubergiste, qui était marié, et qu'elles trouvaient sans doute bien audacieux dans son enseigne ; cette auberge servait de poste, le chemin de fer ne fonctionnant pas encore sur cette route ; elle servait de rendez-vous de

chasse, elle servait de café, elle servait de ferme, elle servait de cabaret; je serais embarrassé pour vous dire à quoi elle ne servait pas.

Le voyageur qui venait d'y entrer ne s'annonçait pas d'une façon brillante; il était facile de voir qu'il faisait sa route pédestrement. C'était un homme de quarante-huit ans, d'une taille moyenne, assez maigre de corps et fort jaune de peau, son visage était même arrivé à un état bistré qui faisait douter si celui qui le portait était né en Europe. Les traits de ce visage n'étaient point réguliers, mais, en revanche, ils étaient fortement dessinés; un

front large, déjà pas mal dégarni et chargé de rides, un nez fort et légèrement carré à l'extrémité, de petits yeux gris surmontés de larges sourcils, des pommettes saillantes, une grande bouche qui souriait rarement, enfin des cheveux bruns grisonnant et d'épaisses moustaches encore assez noires, voilà le physique de ce voyageur qui pouvait passer pour laid et qui paraissait plus âgé qu'il ne l'était réellement.

Cependant, lorsqu'après avoir regardé cet homme, on prenait le temps de le considérer à loisir, on trouvait dans ses yeux une expression qui vous était sympathique si vous aviez quel-

que sensibilité au fond du cœur ; il y avait dans ces yeux-là de la brusquerie et de la bonté ; et quand il parlait, les coins de sa bouche avaient une ironie légère qui n'était pas déplaisante et semblait promettre quelque chose de mieux que ce que l'on entend sortir à chaque instant de toutes ces bouches qui s'ouvrent pour ne rien dire et qui pourtant en disent encore trop.

Ce voyageur était vêtu d'une grande et longue redingote bleue, croisée et boutonnée jusqu'en haut. Un pantalon bleu à passe-poil rouge, et qui devait avoir été d'uniforme, retombait sur des guêtres blanches. Un col noir,

une casquette recouverte d'une toile cirée, comme celles que portent les marins; enfin, sur le dos, un sac de soldat, et à la main un gros bâton, voilà quel était le costume du voyageur; tout cela annonçait un militaire regagnant ses foyers, et le costume ne mentait point.

Ce personnage est entré dans une cour qui précède les bâtiments et où sont entassés des instruments de labourage et des ustensiles de cuisine, où le fumier, placé négligemment dans un coin, sert de refuge aux animaux de basse-cour et de commun pour les valets, où les vieilles marmites gisent

confondues avec les pioches et les fourches, les peaux de lapin avec les lapins vivants, en sorte qu'on ne sait trop si l'on est dans une écurie ou dans une cuisine, et s'il est convenable d'entrer là avant ou après dîner.

A la vérité, on pouvait éviter cette entrée de si fâcheuse apparence. Une grande salle de la maison avait une porte qui ouvrait directement sur la route, mais cette porte était presque constamment fermée, soit que le maître du Cerf sans corne craignît qu'une double entrée ne lui permît pas de bien faire la police de son auberge, soit qu'il pensât allécher les voyageurs en leur

faisant traverser sa cour peuplée d'animaux morts et vivants, le fait est que cette entrée était toujours ouverte, et la porte de la grande salle souvent fermée; les personnes qui voulaient manger, loger, s'arrêter ou se reposer au Cerf sans corne entraient presque toutes par la cour garnie de fumier.

Il y avait beaucoup de mouvement dans l'auberge au moment où le voyageur y entrait : monsieur Chatouillé, l'aubergiste, en veste blanche, pantalon de nankin passé, le tablier retroussé sur la cuisse gauche, le bonnet de coton posé assez galamment sur l'oreille, allait, venait, criait, donnait des or-

dres, faisait peur aux chats et aux chiens, et s'essuyait le front à chaque minute avec le revers de sa manche, en s'écriant :

« — Credié ! en avons-nous de ce » monde aujourd'hui !... c'en est » étourdissant... et ma femme qui n'a » pas voulu que j'aille à la pêche ce ma » tin.. nous manquerons de poisson... » et tout le monde me demande de la » matelotte... Tant pis, j'essaierai de » leur en faire rien qu'avec des petits » ognons, du lard, des champignons et » des croûtes de pain... ça se fait ; on » leur dira que le poisson est tellement » cuit qu'il a fondu. »

Madame Chatouillé, grosse maman de quarante ans, qui avait été fort bien et semblait encore assez provoquante, entre chien et loup, unissait ses cris à ceux de son époux et trouvait même le moyen d'étouffer la voix de celui-ci, mais atteinte depuis quelques mois par une attaque de goutte, elle ne pouvait plus quitter son fauteuil; elle s'en dédommageait en criant plus fort et en agitant à chaque instant sa sonnette, surtout lorsque son époux, monsieur Chatouillé, restait un peu longtemps loin d'elle. Un garçon d'écurie, faisant l'office de marmiton, une vieille servante et une jeune fille, composant tout le personnel de la maison,

tâchaient d'exécuter les ordres de leurs maîtres et de servir les nombreux voyageurs rassemblés dans l'auberge. Et comme chacun était fort occupé, on ne fit pas attention au nouveau personnage qui venait de se présenter. Il est vrai que ce voyageur n'arrivait pas en voiture, que rien en lui n'annonçait quelqu'un qui ferait de la dépense, et dans cette modeste auberge comme dans un riche hôtel de Paris, disons mieux : comme partout enfin, on s'inclinait devant la richesse, devant les écus, et l'on n'avait pas le temps de voir les pauvres diables, ou du moins, on ne faisait pas semblant de les avoir vus.

L'ancien militaire s'est arrêté au milieu de la cour, il a jeté un coup d'œil autour de lui, puis il a secoué la tête en murmurant :

« — Nom d'une pipe ! si on se figure » que c'est propre ici !.. J'en ai pas mal » vu de cassines... et les Bédouins ont » des maisons qui ressemblent assez à » des chenils, mais c'est en Afrique... » en France, je ne croyais pas qu'on » voulait prendre les modes de l'Algé- » rie !.. Voyons... du monde... ils pas- » sent tous devant moi en courant, il y » a donc une noce dans cette auberge... » Holà ! eh ! la maison !... »

Le garçon, qui passait avec une botte

de foin sous un bras et un pain de deux livres sous l'autre, s'arrête cependant devant le voyageur et s'amuse à passer son pain du côté de son foin en disant :

« — Qu'est-ce que vous voulez, » monsieur, vous cherchez quel- » qu'un ?...

» — Je cherche un gîte pour cette » nuit, l'ami; je pense que je trouve- » rai cela ici... »

Au lieu de répondre, le garçon, qui semble très embarrassé de son foin et de son pain, le passe sous son autre bras et se met à crier :

« — Ohé, bourgeois !... c'est encore
» du monde... un voyageur... Venez
» donc.... Je ne me souviens pas si
» c'est le pain ou le foin qui est pour
» le petit salon... »

M. Chatouillé est accouru ; il toise des yeux le voyageur, il remarque la poussière qui couvre les habits et les souliers de ce nouveau venu ; le résultat de cette inspection est de prendre un air impertinent, en disant :

« — Eh bien ! qu'y a-t-il ? pourquoi
» me dérange-t-on ?... Ah !... c'est
» pour monsieur. Que demande mon-
» sieur ?... On ne me laissera pas le
» temps de faire cette matelotte...

» — Est-ce que les aubergistes ne » sont pas faits pour se déranger quand » il leur arrive des voyageurs ? » dit l'ancien militaire en fixant à son tour sur le maître de la maison des yeux qui ne sont pas tendres.

« — Pardonnez-moi, monsieur, » vous voyez bien aussi que je me dé- » range puisque me voilà !...

» — Oui, mais vous arrivez comme » un chien qu'on fouette...

» — Monsieur, si vous aviez une ma- » telotte à faire... et que vous fussiez » dans ma position... mais, enfin, que » me voulez-vous ?

» — Une chambre... mais une pe-
» tite chambre bien modeste... un coin
» dans une grange, dans un grenier,
» ça m'est égal, je ne suis pas difficile,
» je dors très bien sur la paille, moi;
» ensuite, deux sous de pain, deux
» sous de fromage, et je vous laisserai
» tranquille; vous n'aurez plus besoin
» de vous occuper de moi jusqu'à de-
» main matin.

» — Oser se présenter dans une au-
» berge comme la mienne! » murmure
M. Chatouillé en se tournant vers son
garçon, qui continue à changer de bras
son pain et son foin. « Et cela pour y
» faire une dépense de quatre sous!...

» c'est vraiment se moquer du monde!..
» N'es-tu pas de mon avis, François?

» — Monsieur, est-ce le pain ou le
» foin qu'on attend?... dois-je courir
» dans le petit salon? ou à l'écurie?...

» — Comment, animal, est-ce que
» tu veux faire attendre ces person-
» nages distingués qui m'ont com-
» mandé un souper soigné... le foin est
» pour leur cheval... l'écurie atten-
» dra... cela va de source... quelle
» buse que ce garçon!...

» — Eh bien! aubergiste, par où
» faut-il avancer?... quel est mon
» chef de file?... Voyons, sacrebleu!

» vous n'allez pas me laisser moisir
» dans votre cour, où ça ne sent pas la
» rose.

» — Je suis désolé, monsieur, de
» ne pouvoir vous recevoir... mais je
» n'ai pas ce que vous me demandez...

» — Vous n'avez pas de pain et de
» fromage dans votre *cambuse*?...
» Allons donc... c'est pas possible...
» elle serait gentille votre auberge!

» — Ce n'est ni le pain, ni le fro-
» mage qui manquent, monsieur;
» grâce au ciel, on trouve chez moi
» de quoi se restaurer... aussi bien
» que chez le premier traiteur de Pa-

» ris... François, vas recommander
» qu'on entretienne le feu sous la ma-
» telotte... un feu doux... pour que
» les ognons ne brûlent pas... quand
» je les mettrai... Oui, monsieur, et
» vous voudriez manger un chapon que
» vous en auriez d'excellents ici.

» — Je ne vous demande ni chapon,
» ni matelotte... je ne veux que du
» pain et du fromage ; il me semble que
» chacun est libre de souper comme il
» lui plaît ou suivant ses moyens.

» — Certainement, monsieur...
» François!... tu diras à Jeanneton d'é-
» plucher deux maniveaux de cham-
» pignons... trois maniveaux de cham-

» pignons... Bah ! qu'elle en épluche
» quatre, plus il y aura de champi-
» gnons... mieux cela vaudra, et une
» botte de petits ognons... une énorme
» botte. Voilà une matelotte qui me
» donnera du mal... mais aussi quelle
» gloire si je réussis, et je réussirai...

» — Quand vous en aurez fini avec
» vos champignons, vos ognons et vo-
» tre matelotte... vous me répondrez,
» j'espère.

» — Eh ! mon Dieu, monsieur, c'est
» un gîte que je ne peux pas vous don-
» ner... vous voulez un petit coin !...
» un grenier... de la paille, je n'ai pas
» de tout ça. Tous les petits coins sont

» pris dans ma maison. Il ne me reste
» de vacant que deux belles chambres...
» Ah! si vous voulez une belle cham-
» bre... c'est différent, je vais vous y
» faire conduire.

» — Eh non, saperlotte, je ne veux
» pas d'une chambre... mes moyens
» ne me permettent pas de la payer...
» non que je sois sans le sou... j'ai là
» dans un boursicot de cuir une petite
» somme assez rondelette... mais je me
» suis promis de ne pas l'écorner et de
» la rapporter entière à ce pauvre père,
» qui nous attend là-bas à Bagnolet...
» près de Paris... Connaissez-vous Ba-
» gnolet?

» — Non, monsieur, non, je ne
» connais pas Bagnolet... J'ai peur que
» ma sauce ne prenne au fond.

» — Et ce bon père qui a près de
» quatre-vingts ans, et qui n'a pas vu
» son fils depuis huit ans... Oui, voilà
» huit ans que je suis en Afrique... il
» faut tâcher de lui rapporter au moins
» de quoi boire la petite goutte...

» — Monsieur, je n'empêche pas vo-
» père de boire la goutte... de boire
» tout ce qu'il voudra...

» — Bigre! c'est heureux, je serais
» curieux de voir quelqu'un l'en em-

» pêcher... je le moucherais un peu ce-
» lui-là !...

» — Mais je vous répète encore une
» fois que je ne peux pas vous loger,
» si vous ne prenez pas une chambre...
» Voulez-vous une chambre?

» — Eh non! encore un coup, je
» n'en veux pas de vos chambres...
» mais il n'est pas possible que dans
» votre maison il n'y ait pas une petite
» place pour moi... Je dormirai sur un
» banc, sur une chaise; quand on a
» marché toute une journée on ne se
» fait pas bercer pour dormir... »

En ce moment, une jeune fille sort

de la maison et accourt dire à l'aubergiste :

« — Monsieur Chatouillé, madame » vous fait dire que le voisin Thomas- » seau est parvenu à trouver sept écre- » visses... et qu'elle vous a sonné au » moins six fois.

» — Sept écrevisses, » s'écrie l'aubergiste en frappant dans ses mains et levant les yeux au ciel. « Nous sommes » des bons alors... nous avons des écre- » visses!.. la matelotte sera superbe!.. » je cours la confectionner... Mon- » sieur, j'en suis bien fâché ; mais vous » voyez que je ne peux pas vous loger... » cherchez ailleurs... »

Et, sans plus s'occuper du voyageur, qui est toujours dans la cour, le maître du *Cerf-sans-corne* s'éloigne vivement pour retourner à ses fourneaux.

CHAPITRE DEUXIEME.

JEUNE FILLE ET VIEILLE MOUSTACHE.

La jeune fille qui vient d'annoncer à l'aubergiste qu'il y avait des écrevisses peut avoir de dix-sept à dix-huit ans; elle est grande, bien prise, taille

svelte, élancée; petit pied et jambe bien faite, le bras un peu maigre, mais la main jolie, les doigts bien effilés. C'est une brune au teint hâlé par le soleil, les yeux noirs tout remplis de vivacité, de feu, de mutinerie; ces yeux-là disent beaucoup de choses, même lorsqu'ils n'en ont pas l'intention; jugez de ce que cela doit être quand un vif sentiment les anime. Enfin, ce sont de ces yeux que les bonnes mamans appellent : *à la perdition de l'âme !...*

Mais, si cela était vrai, pourquoi donc la nature, que l'on dit si bonne, laisserait-elle tant de pauvres jeunes

filles venir au monde avec des yeux qui doivent infailliblement les damner?

Celle dont nous traçons le portrait, avait de plus, une jolie bouche, rieuse, aimable, enjouée, et des dents blanches et bien rangées; son nez bien fait, ni trop grand ni trop petit, était fin comme sa bouche; ses sourcils bien arqués, son menton bien arrondi, et dans chacune de ses joues, ainsi qu'au milieu de ce menton, une petite fossette se dessinait dès que la jeune fille riait, et elle riait très souvent; enfin, quelques veines bleues apparaissant à ses tempes, formaient un lacis qu'om-

brageaient de belles boucles de cheveux bruns.

C'était, vous le voyez, une fort jolie brune que cette jeune fille, mais ce qui en elle plaisait peut-être plus encore que ses attraits, c'était un air gracieux, obligeant, qui n'accompagne pas toujours la beauté et qui pourtant ajoute beaucoup à son pouvoir.

Le costume de cette jeune fille était fort simple, elle avait un jupon court et une camisole blanche nouée à la taille, et pour coiffure un petit madras de couleur, chiffonné tout drôlement avec les cheveux. Mais dans cette modeste toilette, nul doute qu'elle n'eût

été préférée à beaucoup de belles dames parées de velours ou de soie.

Le voyageur était resté dans la cour, la tête penchée sur sa poitrine, paraissant réfléchir assez tristement sur sa position et ne remarquant pas la jeune fille qui, au contraire, considérait attentivement le soldat.

Tous deux ne faisaient aucune attention à de grosses gouttes de pluie qui commençaient à tomber, et à des coups de tonnerre assez fréquemment répétés et qui annonçaient qu'un violent orage approchait.

« — Sacrebleu ! » s'écrie enfin le mi-

litaire en remontant son sac sur son épaule, « c'est pas amusant de se re-
» mettre en marche quand on est échi-
» né... Je ne m'étais pas arrêté un mo-
» ment dans la journée... J'espérais me
» dédommager ce soir... La blessure
» que j'ai reçue dans la jambe gauche
» me fait diablement souffrir... Nous
» allons avoir de l'orage, probable-
» ment, car c'est un baromètre qui ne
» trompe pas, celui-là... Et ne savoir
» où coucher... Ah ! mille noms
» d'une... »

Le voyageur s'arrête au milieu de son jurement, parce qu'il vient de voir les jolis yeux de la jeune fille attachés

sur lui ; mais il fronce le sourcil et reprend :

« — Quand vous me regarderez, » vous !.. Est-ce que j'ai quelque chose » de plaisant dans ma personne... Est-» ce que cela vous amuse de voir un » pauvre soldat blessé, harassé, éreinté, » que l'on met à la porte parce qu'il n'a » pas le moyen de payer une chambre » pour son coucher... Savez-vous que » votre maître m'a tout l'air d'un grip-» pe-sou, d'un tire-liard, qui aurait » mérité de faire connaissance avec la » semelle de mes souliers !.. Il ne » veut pas me loger parce que j'ai eu la » sottise de dire tout de suite que je ne-

» voulais pour mon souper que deux
» sous de pain, et deux sous de froma-
» ge... Je sais bien que là-dessus il n'au-
» rait pas gagné une pistole; mais quand
» on fait le métier d'aubergiste, on doit
» héberger le pauvre comme le riche,
» le grand comme le petit... Il paraît
» que ce n'est pas son usage à cet oiseau-
» là !.. Hom !.. mille carabines... mais
» quand je me mettrais en colère, ça
» ne me donnera pas à coucher...
» Filons! Par le flanc droit... mar-
» che !..

» — Où donc allez-vous alors » dit
» la jeune fille en posant doucement
une de ses mains sur le bras du voya-

geur, au moment où il allait se remettre en route.

« — Où je vais... Je n'en sais rien, » car je ne connais pas du tout ce pays; » mais il faut bien que je voye à me » procurer un gîte; je frapperai à la » chaumière de quelque paysan... » J'en trouverai peut-être d'hospita- » lier... C'est pas sûr... Plus on se rap- » proche de Paris et moins on trouve » chez les gens de la campagne de poli- » tesse et d'humanité : le frottement » de la ville ne leur embellit par le ca- » ractère. Ah! Bon! voilà de la pluie » et de l'orage à présent... Il ne me » manquait plus que cela... Mais après

» tout, en Afrique j'en ai vu bien d'au-
» tres... en route...

» — Mais, monsieur, vous ne pou-
» vez pas vous remettre en chemin par
» ce temps-là.. L'orage sera terrible..
» et les routes ne sont pas bonnes dans
» les environs...

» — Je pataugerai, voilà tout.

» — M. Chatouillé a donc refusé de
» vous loger.

» — Comme vous dites. Ah ! il s'ap-
» pelle Chatouillé, ce Chinois-là ! Eh
» bien, il faudra qu'un jour je me don-
» ne le plaisir de lui appliquer son nom
» sur les épaules.

» — Oh ! certainement, c'est un
» avare, c'est un homme qui ne con-
» naît que l'argent... et c'est bien vilain
» d'avoir refusé de vous loger... Il est
» vrai que nous avons beaucoup de
» monde aujourd'hui... Une troupe de
» comédiens qui nous est arrivée ce
» matin... Tenez cette voiture couverte
» là-bas, c'est à eux... Ce cheval c'est
» à eux...

» — Cette mauvaise rosse qui broute
» là-bas au ratelier, vous appellez ça un
» cheval, vous êtes bien honnête.

» — Oh ! c'est égal, monsieur, ce
» sont des gens bien heureux que les
» comédiens... Ils savent tout plein de

» choses... Ils ont tout plein de costu-
» mes... Ils chantent, ils dansent, ils
» déclament, ils font semblant de se
» tuer avec des poignards en bois... Oh !
» c'est bien amusant.

» — Qu'est-ce que tout cela me fait à
» moi. C'est pour ces comédiens qu'on
» envoie coucher à la belle étoile un
» pauvre soldat qui a passé vingt-cinq
» ans de sa vie à servir son pays... et
» qui ne veut pas prendre une chambre
» dans l'auberge, parce qu'il garde son
» magot pour le donner à son vieux père!
» Merci ! c'est gentil!.. c'est humain !..
» Les Bédouins ne feraient pas mieux...
» Ah ! qu'est-ce que je dis donc là !

» les Arabes ne feraient jamais cela,
» car chez ces peuples que vous traitez
» de barbares, l'hospitalité est le plus
» saint des devoirs. L'amour des pa-
» rents, la vénération pour les vieil-
» lards est une chose sacrée... Je com-
» mence à croire que les barbares ne
» sont point là-bas et que c'est nous
» qui sommes mal nommés. Mais cette
» pluie devient embêtante... Au revoir
» la jeune fille, ou plutôt adieu, car il
» est probable que je ne vous reverrai
» plus... »

La jolie brune arrête de nouveau le voyageur, en s'écriant :

« — Non, monsieur, non... je ne

» souffrirai pas que vous vous remet-
» tiez en route par le temps qu'il fait...
» Vous êtes souffrant, fatigué... vous
» vous privez pour porter de l'argent à
» votre père... Ah ! c'est bien cela !..

» — Est-ce que vous n'en feriez pas
» autant petite ?

» — Oh ! si, monsieur... Je sens que
» j'en aurais fait autant... si j'avais...
» des parents... mais je n'en ai pas !..
» Je n'ai personne qui s'intéresse à
» moi. »

La jolie figure de la jeune fille est devenue tout à coup triste et sévère... ses regard se sont portés vers la terre

et un profond soupir s'échappe de son sein.

« — Déjà orpheline! » dit le soldat en considérant à son tour celle qui lui parle. « Ah! pauvre petite!... c'est fâ-
» cheux!.. »

Mais le nuage qui a passé sur les traits de la jeune fille se dissipe presque aussitôt, et le sourire revient sur cette physionomie où il semble se plaire.

« — M. Chatouillé ne veut pas
» vous loger, reprend la jeune servante,
» eh! bien, je vous logerai, moi;.. car
» je ne veux pas que vous soyez exposé

» à passer la nuit dehors et à recevoir
» cet orage...

» — Qu'est-ce que vous dites donc
» là, la jeune fille? » répond le soldat
en relevant la tête et caressant sa moustache. « Comment vous seriez assez
» bonne... Au fait vous êtes trop gen-
» tille pour ne pas être bonne... Il n'y
» a que les laidrons qui sont méchants..
» Et où pouvez-vous me mettre?

» — Mais dans ma chambre...

» — Dans votre chambre!.. »

Le militaire demeure tout surpris de l'offre qu'on vient de lui faire. Mais bientôt il murmure.

« — Allons! allons! je suis trop laid
» au fait pour qu'il y ait du danger...
» et je vois, ma petite, que vous avez
» confiance en moi. Foi de Sabretache,
» je n'en abuserai pas.

» — Vous vous appellez Sabreta-
» che?

» — Oui, mamzelle.

» — Oh! le drôle de nom...

» — C'est celui d'un brave, jeune
» fille, et qui n'a jamais boudé devant
» l'ennemi!

» — Je n'en doute pas, monsieur.
» Mais venez vite avec moi, pendant

» que j'ai le temps et avant qu'on ne m'appelle.

» — Marchez, j'emboîte le pas. »

La jolie brunette se dirige vers une encoignure de la cour où une petite porte donne sur un escalier fort étroit et fort raide. La nuit était venue plus vite grâce à l'orage qui s'amoncelait sur le pays. On y voyait fort peu dans l'escalier, cependant la jeune fille gravissait les marches avec la légèreté d'une biche; celui qui la suivait ne pouvait pas aller aussi vite; d'abord il ne connaissait pas le terrain, ensuite il était souffrant et fatigué. Aussi criait-il par moment :

« — Pas si vite, nom d'une pipe, si
» vous voulez que je vous suive... l'ar-
» rière-garde ne peut pas galoper
» comme vous!... Sacrebleu! comme
» ça monte à l'assaut! On devrait for-
» mer des bataillons de jeunes filles,
» pour emporter les redoutes... »

La jolie fillette s'est arrêtée au second étage, l'escalier finit là; elle ouvre une porte qui donne sur une petite pièce toute mansardée, dans laquelle il y a une couchette, une chaise, une table et un miroir. Tout au plus le nécessaire.

Sabretache, qui, en ce moment, s'était senti tout essouflé, arrive en-

fin devant la chambre de la jeune fille, qui l'y fait entrer, en lui disant :

« — Vous y voila... prenez garde... » baissez-vous pour marcher, car c'est » bien mansardé.

» — En vérité, petite, je ne sais com- » ment vous remercier de ce que vous » faites pour moi. Vous ne me connais- » sez pas... Vous me voyez ce soir pour » la première fois, et vous me donnez » l'hospitalité dans votre chambre... à » moi qui, certes, n'ait rien pour » intéresser une jeune fille, car je ne » suis plus jeune! Je n'ai jamais été » beau.

» — Oh ! si vous étiez un jeune et
» joli garçon, je ne vous aurais pas con-
» duit dans ma chambre !

» — Voilà bien ce qui prouve que
» chaque chose a son avantage, même
» la laideur.

» — Vous êtes un ancien militaire,
» souffrant, fatigué... Ce que je fais
» pour vous me semble tout naturel.
» Le lit est là, jetez-vous dessus, dor-
» mez, si on frappe, n'ouvrez à per-
» sonne. J'ai ma clé. Plus tard, quand
» tout le monde sera retiré, je vous
» apporterai quelque chose pour sou-
» per... ce que je pourrai... Je ferai
» pour le mieux.

» — Un morceau de pain, un verre
» d'eau, ça suffira... Je ne suis pas dif-
» ficile.

» — J'espère vous offrir mieux que
» cela.

» — Mais vous, jeune fille, où cou-
» cherez-vous cette nuit, puisque vous
» me donnez votre chambre.

» — Que cela ne vous inquiète pas!
» je suis de la maison. Je trouverai
» toujours bien un endroit. Reposez-
» vous... vous auriez peut-être voulu
» de la lumière?

» — Pourquoi faire? je ne m'en
» sers jamais pour dormir, et je vous

» réponds que je vais taper de l'œil
» comme si j'étais logé à cinquante
» francs par tête.

» — Alors, bonsoir. Dans deux ou
» trois heures, je vous apporterai de
» quoi souper.

» — Merci, merci. »

La jeune fille est sortie, et a refermé la porte sur elle.

Dès qu'il est seul, Sabretache se débarrasse vivement de son sac, de sa casquette, de son bâton de voyage, puis il s'étend sur la couchette, en se disant :

« — Enfoncé, l'aubergiste !... Je vas

» un peu roupiller sous son toit... Ah!
» cette petite est une brave fille... et
» une bien jolie fille... Ça serait dom-
» mage si elle tournait mal. »

CHAPITRE TROISIEME.

LES COMÉDIENS AMBULANTS.

Pendant que Sabretache, qui venait de trouver un gîte, au moment où il s'y attendait le moins, s'endormait sur la couchette de la petite chambre man-

sardée, et reposait avec délices ses membres fatigués par une étape extraordinaire; la grande salle basse de l'auberge contenait une assez nombreuse compagnie. C'était une troupe de comédiens ambulants, arrivée dans la journée chez M. Chatouillé, dans une espèce de carriole ou tapissière, que traînait un seul cheval, aussi la voiture allait-elle bien rarement au trot. Quant à galoper, c'était une allure à laquelle *Vertigo* (le cheval de la troupe), avait complètement renoncé, depuis qu'il trimballait une si nombreuse collection de talents.

La troupe arrivée à l'auberge du

Cerf sans corne se composait de onze personnes : cinq dames et six hommes. Les uns avaient joué sur de petits théâtres de Paris, et n'y avaient probablement pas été goûtés, ce dont ils étaient loin de convenir; les autres avaient été attachés à quelques théâtres de province, d'autres menaient une existence nomade et transportaient continuellement leur talent de bourgade en bourgade, jusqu'à ce qu'ils trouvassent enfin une occasion pour se fixer.

Nous allons faire connaissance avec toute la troupe, et nous commencerons par les dames :

Madame Ramboure, petite grosse mère de quarante-huit ans sonnés, qui avait été fort jolie, fort agaçante, mais qui avait maintenant le nez rouge et la bouche peu garnie. Cette dame tenait l'emploi des duègues et des mères-nobles, elle avait chanté les *Boullanger*, où elle avait abusé des roulades, ce qui lui avait laissé dans l'organe un petit tremblement qui n'était pas désagréable dans les rôles pleurards.

Venait ensuite Élodia, devenue, en se mariant, madame Cuchot, mais qui, sur l'affiche, ne prenait jamais que son nom de baptême, parce que celui de son époux prêtait à des plaisanteries

qui pouvaient nuire à son entrée en scène.

Élodia était première chanteuse, avec ou sans roulade, suivant l'opéra quelle jouait. Elle faisait les premiers rôles, les amoureuses, les grandes princesses, c'était une *Malibran*, une *Dugazon*, une *Stolz*. Son mari assurait que sa femme était capable de tout

Élodia était une grande blonde de vingt-huit ans, un peu trop maigre, mais dont les yeux bleus mourants n'étaient pas désagréables, vus aux quinquets. Par malheur, elle avait un vilain pied long et plat, mais comme elle s'habillait toujours de manière à mar-

cher sur ses robes, le pied était constamment dissimulé.

L'emploi des *Déjazet*, des soubrettes, des servantes de Molière, était tenu par une jeune femme, laide au premier abord, mais dont la physionomie comique et mobile était assez agréable et devenait presque jolie quand elle riait, parce qu'elle possédait de fort belles dents. Il est superflu de dire qu'elle riait souvent.

Cette jeune femme, que l'on appelait Zinzinette, n'était pas mal faite de corps, mais une de ses jambes se trouvant un peu plus courte que l'autre, pour ne pas boîter, Zinzinette sautil-

lait toujours au lieu de marcher ; cette allure pouvait s'accorder avec son emploi de comique, mais lorsqu'elle était obligée de jouer une jeune personne innocente et persécutée, ce qui n'était point rare, car vu la pénurie de sujets, il fallait cumuler les emplois, alors on était assez surpris de voir une héroïne malheureuse, une amante abandonnée, venir en sautillant conter ses peines aux spectateurs. Malgré cela, mademoiselle Zinzinette était généralement assez goûtée partout, et ses petits yeux gris-vert, qu'elle faisait manœuvrer avec talent, faisaient très souvent des victimes.

La quatrième dame de la troupe se nommait Albertine, c'était une femme qui approchait de la trentaine, mais encore jolie; brune, grasse, fraîche, ronde, haute en couleur; la voix criarde, rauque et souvent enrouée, le ton leste, décidé, les manières communes, la tournure plus que dégagée, mais la jambe bien faite et le bras très rond.

Cette dame tenait l'emploi des *excentriques*, ce qui signifie qu'elle jouait et chantait ce qu'on voulait; elle faisait tout ce qu'on voulait; c'était une grande utilité dans toute la force du terme. Le goût du théâtre ne s'était déclaré chez elle qu'assez tard; cette

dame avait fait beaucoup de choses avant de se faire actrice. Elle n'avait jamais mis le pied au conservatoire, et n'avait jamais reçu de leçons de déclamation. Malgré cela, elle ne se tirait pas mal des rôles qu'on lui donnait, elle y mettait même plus de feu, de verve, que beaucoup de ses camarades; elle possédait un très grand avantage: elle n'avait jamais peur.

La cinquième dame était la mère de mademoiselle Albertine. C'était une énorme masse bourgeonnée, âgée d'environ soixante ans, et qui se faisait appeler madame de Grattenboule.

Cette dame prétendait avoir joué

jadis les ingénuités, à cinquante-cinq ans elle voulait les faire encore, mais à la suite d'une histoire de pomme cuite, pendant quelle jouait la *Fausse Agnès*, madame de Grattenboule avait renoncé à la scène, pour se consacrer entièrement à sa fille, dont elle soignait les succès. Comme cela n'eût pas suffi pour l'admettre dans la troupe nomade, la mère d'Albertine avait consenti à prendre l'emploi d'habilleuse, qu'elle cumulait avec celui de souffleur. Étant douée d'une excellente poitrine, la maman Grattenboule soufflait à la satisfaction générale ; mais il fallait cependant la surveiller, car lorsqu'il lui arrivait de céder à son pen-

chant démesuré pour les petits verres, madame Grattenboule s'endormait dans son trou, et l'acteur éperdu n'entendait qu'un ronflement prolongé, au lieu du mot qui lui manquait et qu'il attendait du souffleur.

Maintenant, passons à ces messieurs:

Grangérant, le père noble, ou raisonneur, était un homme de cinquante-cinq ans environ, ni grand, ni petit, figure insignifiante, tournure assez convenable, de l'habitude de la scène, mais froid, ampoulé, monotone dans sa diction, et le même dans tous ses rôles. Grangérant, fils de bons bourgeois, avait été mis de bonne heure

chez l'avoué, où il avait passé plusieurs années. C'était là qu'il avait pris la passion du théâtre, passion malheureuse pour lui et les autres, mais à laquelle il n'avait pas eu la force de résister. Cependant, au milieu de sa carrière dramatique, Grangérant conservait une certaine fierté de ses premières études, aussi trouvait-il toujours, dans la conversation, le moyen de vous dire qu'il avait été chez l'avoué. C'était, du reste, un parfait honnête homme; malheureusement le public tient peu de compte des vertus privées d'un acteur.

Après le père noble venait le sieur

Cuchot tenant l'emploi des Cassandres, des Gérontes, des Ganaches, et y joignant au besoin celui des vieux soldats, des Turlupins et des ivrognes, que parfois il jouait avec trop de vérité. Cuchot était un homme de trente-six ans; il faisait primitivement les *Colin*, mais, quoique jeune encore, il avait tellement pris d'embonpoint, qu'il lui avait fallu renoncer à faire le gentil berger. Ayant une jolie figure, un organe agréable, Cuchot s'était cependant consolé, et dans son nouvel emploi avait montré plus de talent que pour le premier; toujours de bonne humeur, pourvu qu'on eût de quoi dîner, le Cassandre devenait alors un

bout-entrain, et son épouse Élodia était souvent obligée de le rappeler à l'ordre. Du reste, l'accord le plus parfait régnait dans le ménage, parce que Cuchot avait le bon esprit de ne point être jaloux; en revanche il était sur sa bouche, il aimait la table et le vin.

L'emploi des premiers rôles, des marquis et des tyrans était rempli par un assez bel homme qui se faisait appeler *Montézuma*, il était bien probable que ce n'était pas là son nom de famille. Ce monsieur qui avait été très joli garçon et assez couru par le beau sexe, se croyait toujours appelé à obtenir les mêmes succès; mais Monté-

zuma avait passé la quarantaine, et quoiqu'il épilât avec soin ses cheveux gris, et fit un grand emploi de cosmétiques pour empêcher sa peau de se faner et de se rider, depuis quelque temps ses bonnes fortunes devenaient plus rares, il y avait même des villes de province où il ne se présentait pas la plus petite aventure pour le beau Montézuma.

Le talent de ce monsieur consistait principalement dans ses poses, dans son aisance à saluer et à entrer en scène; mais il faut dire que Montézuma avait été danseur avant d'être acteur ; n'ayant jamais pu faire un en-

trechat à quatre, ou passer un quatre comme on dit plus ordinairement, ni terminer une pirouette sans manquer de tomber sur l'orchestre, Montézuma avait dû, quoique à regret, abandonner Terpsicore pour Thalie et Melpomène; mais, dè son premier état, il avait conservé cette habitude des poses, des attitudes, des pieds en dehors, qui font sur-le-champ reconnaître un danseur. Il n'est pas rare de voir au théâtre des transfuges de la danse; et on les reconnaît toujours à leur manière de marcher, de se poser, de se tenir; Montézuma poussait quelquefois si loin le laisser-aller des souvenirs, que, dans certaines pièces, au lieu de

parler, il avait l'air de vouloir danser son rôle.

Comme acteur, Montézuma, toujours à cent lieues de la vérité, n'avait pour lui que de la chaleur, il en mettait même où il n'en fallait pas. Son organe était nazillard, sa prononciation gênée et parfois saccadée, il outrait les gestes et la pantomime, mais par ses défauts même il avait eu de grands succès dans quelques villes de province où un acteur naturel eût peut-être été sifflé.

Voici maintenant un jeune homme qui a vingt-quatre ans à peine, qui a l'air passablement mauvais sujet, mais

qui est très joli garçon ; il possède une taille élégante, bien prise, un joli pied, de beaux yeux bleus fort expressifs, une bouche spirituelle et bien garnie, des cheveux d'un blond cendré bien plantés, bien soyeux, enfin sauf son teint déjà pâle et un air fatigué qui n'annonce pas une sagesse exemplaire, il n'y a rien à critiquer dans le jeune Angely, qui joue les amoureux, et a du moins le physique de l'emploi.

Mais comme quelques-uns de ses confrères, au lieu de s'occuper de son art, d'étudier, de mettre à profit les heureux dons qu'il a reçus de la na-

ture, le jeune Angely est paresseux, il ne songe qu'à flâner, à profiter de toutes les occasions de s'amuser, et un joli garçon en a toujours trop quand il est au théâtre.

Vient ensuite un autre jeune homme, un peu plus âgé que l'amoureux ; celui-ci a un nez long et mince, le menton crochu, la bouche rentrée et de petits yeux qu'il roule avec une extrême facilité, il n'est pas beau, mais sa physionomie est originale et annonce de la finesse. Il joue les comiques, les queues rouges et les *Frontin*, passant alternativement des *Jocrisses* aux *Figaro*. Mais il est mieux dans ce der-

nier emploi, ses yeux exprimant plus facilement la raillerie que la niaiserie, et la causticité que la bêtise.

Ce personnage se nomme Desroseaux, il a de l'instruction et n'est point sot; dans les circonstances épineuses, c'est toujours lui que l'on consulte, et grâce à ses expédiens, la troupe ambulante s'est souvent tirée d'un pas difficile; à la vérité les moyens employés ou proposés par Desroseaux sont quelquefois hardis, aventureux, téméraires!... mais il joue les Figaro et il s'est parfaitement identifié avec le caractère de ce personnage.

Il ne nous reste plus à passer en re-

vue qu'un dernier personnage que l'on appelle Poussemard, qui n'est ni vieux ni jeune, mais fort petit, fort maigre, fort vilain et qui sert à la fois d'acteur, de régisseur, de lampiste, d'habilleur, de coiffeur, de garçon de théâtre, de machiniste, de costumier, mais principalement de chef d'orchestre, parce qu'il racle un peu du violon, ce qui ne l'empêche pas, dans l'occasion, de faire aussi les notaires et les amours.

Poussemard est enfin le bouche-trou, le souffre-douleur de la troupe; il lui est arrivé quelquefois, tout en devant conduire une pièce, d'être obligé de paraître en chevalier au premier

acte, en grand prêtre au second et en diable au dernier; rien ne l'embarrassait : il conduisait l'orchestre avec le costume de son personnage, et quand le moment arrivait où il devait entrer en scène, il sautait vivement de sa place sur le théâtre, débitait son rôle et se reglissait ensuite dans l'orchestre où il se remettait à jouer du violon.

Un tel homme était bien précieux pour la troupe nomade. A tous ces emplois nous avons oublié d'ajouter celui de cocher et de guide; c'était lui qui conduisait Vertigo, et s'occupait de lui faire donner l'avoine dès qu'on s'arrêtait quelque part.

Nous connaissons maintenant tout le personnel de la troupe ambulante; dans les pièces où le nombre de femmes dépassait celui que l'on possédait, les hommes les moins marqués se travestissaient et jouaient en voix de fausset des jeunes filles ou des mères ; par la même raison, quand on manquait d'hommes dans un autre ouvrage, ces dames se travestissaient à leur tour, si elles n'étaient point de la pièce. La duègne, madame Ramboure, était seule exemptée de ce surcroît de service, parce qu'il y avait une certaine partie de son individu qui n'avait jamais pu entrer dans aucune culotte ou pantalon du magasin.

CHAPITRE QUATRIEME.

CONVERSATION PLUS OU MOINS DRAMATIQUE.

La grande salle de l'auberge dans laquelle on avait dressé une table avec onze couverts, contenait en outre des banquettes, des chaises, deux vieux

fauteuils, et un lustre recouvert d'une gaze bleue qui n'avait point empêché la poussière de s'introduire sur les bobêches.

Trois dames de la troupe étaient assises près d'une fenêtre, le père noble se promenait de long en large; le superbe Montézuma était étalé sur une banquette, les jambes en l'air, la tête sur ses mains rassemblées derrière sa nuque. Cuchot s'était déjà mis à table, ainsi que madame Grattenboule; Desroseaux prenait des notes avec un crayon et Poussemard regardait si le couvert était bien mis.

« — Décidément, on ne soupe donc

» pas ! s'écrie Cuchot, on est mal servi
» dans cette auberge !..

» — Je suis bien de votre avis, »
murmure la mère d'Albertine.

» —Allons, un peu de patience,» dit
Élodia, « nous avons le temps mon
» ami... Tu vois bien d'ailleurs que
» tout le monde n'est pas encore des-
» cendu...

» — Oh ! tant pis ! si le souper était
» servi les absents auraient tort. Qu'est-
» ce qui est donc en retard.

» — Zinzinette et Angely.

» — Tiens!.. c'est drôle!... Tous les

» deux, » dit la grosse Albertine en secouant la tête. « Dites donc... mes petits amours si on était méchant, » hein?..

» — Eh bien? de quoi... si on était » méchant? Qu'est-ce que tu entends » par-là? » dit le Figaro en suspendant ses calculs, parce que, depuis quelque temps, il était l'adorateur favorisé de Zinzinette.

« — Il me semble que tu ne t'en » fais pas faute d'être méchante, toi, » et de donner de l'occupation à ta » langue...

» — Oh ! est-il bête! le voilà qui se

» vexe pour une plaisanterie dite sans
» intention !.. Si tu es jaloux, c'est dif-
» férent ! je te plains, cher ami ! »

Et mademoiselle Albertine se tournant vers ses camarades ajoute à voix basse :

« — Avec ça que Zinzinette se gêne
» pour lui faire des queues !... Je ne
» dis pas que ce soit avec Angely, mais
» si ce n'est pas avec celui-là, c'est avec
» d'autres, ça revient toujours au
» même !... »

Madame Grattenboule ne dit rien, mais elle a presque constamment souri aux paroles de sa fille, tout en s'occu-

pant de changer son verre contre un autre, qui lui semble beaucoup plus grand.

» — Dis donc, Desroseaux, combien » avons-nous eu de bénéfice net à Fon- » tainebleau, » dit Montézuma en croisant ses jambes posées sur la banquette.

« — Attends donc, je fais le compte.

» — Il se prépare un terrible » orage ! » dit madame Ramboure en s'éloignant de la fenêtre. « Je ne reste » pas là, ça me fait peur.

» — Moi, j'aime l'orage, » dit le père

noble, « c'est beau, c'est gran-
» diose!

» — Oui, c'est très beau, quand on
» est à l'abri, » murmure Poussemard,
« pouvu que Vertigo ne fasse pas de
» bêtise dans l'écurie où je viens de le
» conduire.

» — Quelle espèce de bêtise veux-
» tu qu'il fasse?

» — Il n'aime pas l'orage non plus,
» ce pauvre animal, il ressemble à ma-
» dame Ramboure.

» — Qu'est-ce à dire, monsieur
» Poussemard, » s'écrie la duègne en

prenant un air irrité. « Vous trouvez » que je ressemble à Vertigo, à un che- » val... elle est aimable votre compa- » raison, elle est galante!... Vous n'a- » vez plus que de ces choses-là à me » dire!...

» — Bon, voilà Ramboure qui se « vexe aussi! » murmure Albertine en se frottant les mains, « décidément on » a les nerfs susceptibles, ce soir...

» — Parce qu'il y a de l'électricité » dans l'air, » reprend le père noble en s'arrêtant devant la fenêtre.

« — Tiens, tu te connais à l'électri-

» cité, toi, Grangérant. Quel père
» noble savant nous avons !

» — Je me connais encore à bien
» d'autres choses ! ma chère amie,
» quand on a été chez l'avoué et qu'on
» a étudié pour être notaire, il est pro-
» bable que l'on n'est pas un âne...

» — Ce ne serait pas une raison ; il
» y a des ânes savants ! ça me rappelle
» ce pauvre Dufloc... le mari de ma-
» dame Dufloc, la première virtuose de
» Lyon... il était bête comme un pot,
» et il se promenait continuellement
» dans les coulisses avec un livre sous
» le bras ; on l'avait surnommé l'âne

» savant. Du reste, mon bon Grangé-
» rant, tu sais bien que ce n'est pas
» pour toi que je dis ça!... moi, qui te
» porte dans mon cœur!

» — Aussi, je ne m'en formalise point.

» — Pourquoi donc ne t'es-tu pas fait
» notaire? Grangérant,» dit madame
Ramboure, « il me semble que c'est
» une belle position dans le monde!

» Oui, sans doute!... mais que vou-
» lez-vous!... ce maudit amour du
» théâtre, quand cela vous tient, plus
» moyen de le chasser... J'avais vu
» jouer *Fleury* et je m'étais dit : moi
» aussi, je serai comédien!...

» — Je voudrais bien savoir quel » rapport a jamais existé entre lui et » *Fleury !* » murmure Albertine en mettant son mouchoir sur sa bouche pour étouffer son envie de rire et en regardant sa mère qui cherche encore un verre plus grand.

« — C'est égal, » reprend la duègne, « tu dois regretter de ne point être » notaire ?

» — Nous le regrettons tous et le » public aussi, » murmure Albertine.

« — Ma foi non... Grâce au ciel, je » n'ai point éprouvé de désagrément » dans ma carrière théâtrale... Je sais

» bien que dans une autre position je
» serais plus riche.

» — Il n'aurait pas de peine, » dit encore Albertine en se tournant vers Desroseaux.

« Mais quand on a l'amour de son
» art et les applaudissements du pu-
» blic, cela peut bien tenir lieu de for-
» tune !...

» — Mais on ne soupera donc pas
» aujourd'hui ! » s'écrie Cuchot en se balançant sur sa chaise. « Il n'est pas
» possible ! cet aubergiste nous a ou-
» bliés ! mon petit Poussemard, va donc
» faire un tour à la cuisine et voir ce

» qui s'y passe... tu seras bien gentil!

» — Oh! oui, allez-y, Poussemard,
» car j'ai d'affreux tiraillements d'esto-
» mac, » dit la mère d'Albertine.

« — J'y vais, mesdames. »

Au moment où Poussemard sort de la salle, mademoiselle Zinzinette y entre en fredonnant une chansonnette de *Loïsa Puget*, et en sautillant comme c'est son habitude. Le Figaro a levé les yeux, il toise la *Déjazet* en se pinçant les lèvres, et prononce d'un ton railleur:

« Nous sommes bien gaie, ce soir!..
» nous sommes en belle humeur!

» — Il me semble que je ne suis pas » souvent triste ! » répond Zinzinette en allant se placer devant une petite glace privée de tain en plusieurs endroits et dans laquelle on se voyait verdâtre. « Qu'est-ce qui te prend ce soir, Des- » roseaux, as-tu envie de me chercher » querelle ? Si c'est cela, il faut le dire ! » je n'aime pas les mauvaises chicanes, » moi, et je n'y vais pas par trente-six » chemins... As-tu envie de rompre, » dis-le tout de suite et ce sera bien- » tôt fini.

» — Voyez-vous comme elle lui » met le marché à la main ! » murmure Albertine aux autres, « si Desroseaux

» avait du cœur il ne se laisserait pas
» traiter comme ça. »

Mais le Figaro qui probablement n'avait pas envie de rompre avec Zinzinette, se remet à ses calculs, en disant :

« — Ta! ta! ta!... fichtre, ma-
» dame! il me paraît que le temps est
» a l'orage de tous côtés!... Je me
» tais!

» Et tu fais bien.

» Enfin, combien avons-nous gagné
» à Fontainebleau, tous frais faits? »
dit Montézuma en changeant encore

de position et en s'étendant cette fois tout-à-fait sur le dos.

« — Voilà... voilà... j'achève le » compte...

» — Quelle infâme glace ! on s'y voit » vert-pomme ! » s'écrie Zinzinette en arrangeant son bonnet qui, suivant l'habitude de quelques actrices de province était surchargé de fleurs et de rubans.

« — Je crois qu'elle aurait de la » peine à trouver une glace où elle se » verrait la peau blanche ! » murmure Elodia en lançant un regard à Albertine.

« — Quatre cent cinquante-sept » francs soixante centimes, » s'écrie Desroseaux en souriant avec satisfaction, « voilà notre bénéfice net.

» — C'est fort beau, » dit la duègne.

» — Nous avons trouvé là un public » qui a su nous apprécier, » dit Grangérant.

« — Oh! le public était charmant, » s'écrie Elodia.

« — Tu dis cela, parce qu'on t'a jeté » un méchant bouquet! » répond Zinzinette en se mettant à valser avec une chaise.

« — Méchant bouquet ! c'est à dire
» ma chère qu'il était superbe... Il y
» avait un camélia au milieu.

» — Un dahlia.

» — Un camélia.

» — Un dahlia.

» — Enfin n'importe, tu voudrais
» bien l'avoir reçu !

» Oh ! la bonne charge. Quand je
» voudrai un bouquet, c'est pas bien
» difficile ! Je me l'achèterai moi-
» même et je donnerai dix sous à un
» gamin pour qu'il me le lance quand

» je serai en scène. Voilà la mar-
» che.

» — Qu'est-ce que tu entends par-là,
» Zinzinette, prétendrais-tu que c'est
» moi qui me suis fait jeter le bouquet
» qu'on m'a envoyé sur la scène pen-
» dant que je jouais l'*Ambassadrice*...
» Cuchot, entends-tu... on croit que
» tu me fais jeter des bouquets...

» — Oh ! je n'ai jamais dit que cela
» venait de ton mari...

» — C'est bien heureux !

» — Allons, allons, la paix, mes-
» dames !... Eh mon Dieu, quand je

» suis en scène je voudrais bien quel-
» quefois qu'on me jetât des fleurs
» ou des fruits confits, je vous as-
» sure que je ne m'inquièterais pas
» d'où ils me viendraient.

» — Ah! fi Cuchot!... vous ne
» dites pas ce que vous pensez, » s'é-
crie madame Grattenboule qui ne peut
pas entendre parler de tout cela sans
se rappeler l'incident qui lui a fait re-
noncer à la scène.

« Je pense, je pense qu'on ne veut
» pas nous faire souper et je trouve
» cela bien plus inquiétant... mais
» voilà Poussemard... Eh bien, ver-
» tueux Poussemard, pourquoi ne nous

» sert-on pas, est-ce qu'il est arrivé
» quelque désastre dans les fourneaux ?

» C'est la matelotte qui est cause
» du retard, » dit le petit homme sec
en allant s'asseoir sur une banquette,
« sans cela tout serait prêt.

» — Mais aussi pourquoi diable avoir
» demandé de la matelotte, » s'écrie
Desroseaux. « Ce Cuchot est d'une
» gourmandise sans égale !... A Fon-
» tainebleau ne voulait-il pas qu'on lui
» fit frire une des superbes carpes que
» l'on va admirer dans les pièces d'eau.

» — Ah ! quelle horreur ! » s'écrie
Zinzinette, « des carpes qui ont plus

» de cent ans d'existence à ce que l'on
» assure!... Mais cela doit être détes-
» table et je ne voudrais pas manger
» de cela quand même on me paierait.

» — Mes enfants, Desroseaux fait
» erreur!... ou plaisante! A Fontaine-
» bleau je voulais une carpe frite, c'est
» vrai, mais certainement je ne dési-
» rais pas manger une centenaire... Je
» respecte trop la vieillesse pour cela.
» Ici, j'ai demandé de la matelotte, où
» est le mal? J'adore la matelotte, moi.
» Et d'ailleurs quand on est en fonds...
» quand on a fait des recettes mon-
» stres, il me semble qu'on peut bien se
» permettre quelques douceurs, n'est-

» ce pas vertueuse Grattenboule?

» J'entre entièrement dans votre
» manière de vivre.

» — En fonds!... hum!... il était
» bien temps que le succès de Fontai-
» nebleau nous arrivât... nous étions
» à sec!...

» C'est toujours quand on est à sec
» que la pluie arrive!

» — Ah! nous eussions fait bien plus
» d'argent que cela! » dit le superbe
Montézuma en quittant enfin sa posi-
tion horizontale, « si au lieu de donner
» l'*Ambassadrice* nous avions joué

» *Joconde* ainsi que je l'avais pro-
» posé.

» — Et pourquoi aurions-nous fait
» plus d'argent avec *Joconde?*... par-
» ce que tu fais *Joconde*, n'est-ce pas!»
dit Albertine. « Et qu'on aurait mis en
» grosses lettres sur l'affiche : Monsieur
» Montézuma remplira le rôle de Jo-
» conde!...

» — Eh bien! il me semble que ces
» annonces-là n'ont jamais nui à la re-
» cette...

» — Quel fat tu fais!... les femmes
» t'on gâté, cher ami!

» — En tous cas, je le leur ai bien
» rendu !...

» — Combien as-tu fait de conquê-
» tes à Fontainebleau, Montézuma? »
demande Desroseaux d'un air mo-
queur.

« — C'est bien, mon petit, c'est
» bien, je n'ai pas l'habitude de tenir
» note de ces choses-là, cela m'emploie-
» rait trop de temps.

» — Il se ruinerait en crayons !

» — C'est-à-dire qu'il a complète-
» ment fait four à Fontainebleau, » dit
tout bas Albertine à ses voisins, « et

» voilà pourquoi il est furieux de n'a-
» voir pas joué *Joconde*. Il avait cru
» arriver à quelque chose avec une pe-
» tite parfumeuse qu'il avait vue deux
» fois au balcon, et le soir, après le
» spectacle, ayant eu l'adresse de cette
» dame, il est allé frapper doucement
» aux volets de sa boutique ; mais ju-
» gez de son désappointement ! c'est un
» jeune sous-officier de la garnison qui
» lui ouvre et qui lui demande ce qu'il
» veut aussi tard, et cela d'un ton qui
» n'était pas doux ; ne sachant trop
» que dire, ce pauvre Montézuma a
» prétendu qu'il avait un besoin pres-
» sant de pommade, et il a été obligé
» d'en acheter un pot qu'on lui a fait

» payer deux francs cinquante... J'ai
» su tout cela, parce que le lendemain,
» le jeune sous-officier a conté l'anec-
» dote àplusieurs de ses camarades...

» — Et que naturellement, tu avais
» des relations avec la garnison...

» — C'est possible, cher ami, j'aime
» les uniformes, moi. Demandez donc
» à Montézuma s'il a de la bonne pom-
» made, pour voir la mine qu'il
» fera.

» — Quelle mauvaise gale que cette
» Albertine, » murmure Zinzinette
en se tournant vers madame Ram-
boure.

La duègne se contente de faire un signe affirmatif en aspirant avec délices une énorme prise de tabac. Le père noble, qui n'avait rien dit depuis longtemps, se pose tout à coup au milieu de la salle, comme s'il allait jouer le *Misanthrope*, et dit :

« — Mes enfants, si nous avions » voulu faire encore plus d'argent à » Fontainebleau, ce n'est ni *Joconde*, » ni l'*Ambassadrice* qu'il fallait y » représenter, c'était *Tartuffe*, parce « que... voyez-vous... on aura beau » dire, il n'y aura jamais rien au-des- » sus de Molière, c'est notre père à » tous... Quand on a été chez l'avoué,

» on connait le respect des étudiants
» pour les classiques...

» — Ah oui !... c'est très joli ce que
» tu dis là, Grangérant! » répond Desroseaux. « Parbleu ! nous aussi, nous
» estimons les classiques et nous rendons hommage au grand Molière !..
» mais il n'en est pas moins vrai que
» le public veut du nouveau, qu'il est
» las de ce qu'il sait par cœur !.. Pour
» te faire plaisir, nous avons joué *Tartuffe* à Corbeil et nous avons fait six
» francs quinze sous de recette... c'est
» joli, hein...

» — Parce que c'était jour de foire

» et que les habitants étaient occupés
» ailleurs.

» — Ils sont toujours occupés ail-
» leurs quand Grangérant joue Tar-
» tuffe ! » dit tout bas Albertine.

« — La seule chose qui pourrait mi-
» liter en faveur de la comédie, » re-
prend Desroseaux, « c'est que pour la
» jouer, on n'a pas besoin de musiciens,
» tandis que pour l'opéra-comique, il
» faut que nous trouvions un orches-
» tre... et c'est quelquefois bien em-
» barrassant et coûteux.

» — Comment, coûteux ? nous pre-
» nons presque toujours des amateurs

» de la ville qui sont enchantés de nous
» prêter leur talent gratis, parce que
» ça leur donne leur entrée au théâtre
» et dans les coulisses.

» — Oui, mais ces messieurs sont
» bien mauvais quelquefois, » dit Albertine, « avez-vous remarqué à Fon-
» tainebleau ce gros papa qui avait la
» prétention de donner du cor et qui
» ne finissait jamais avec les autres,
» dans tous les morceaux d'ensemble
» on entendait encore : prout ! prout !
» prout ! quand tout le monde avait
» fini, c'était le cor qui faisait cela. Ce
» pauvre Poussemard, qui était le chef
» d'orchestre, avait beau lui faire si-

» gne de se taire, le gros papa allait
» toujours.

» — C'est vrai, » dit Poussemard,
« mais en revanche, j'avais une con-
» tre-basse qui n'allait pas du tout, elle
» ne partait jamais avec nous et ne
» nous rattrapait pas.

» — C'est singulier !... c'était un
» jeune homme qui avait l'air de jouer
» avec beaucoup de feu, il se déme-
» nait comme un possédé, je me disais
» même : Voilà un gaillard qui aura
» mal au bras demain.

» — Oui, mais le gentil de l'affaire,
» et dont je me suis aperçu après, c'est

» que le soi-disant amateur avait re-
» tourné son archet, il jouait sur le
» bois au lieu de jouer sur le crin. Il
» ne savait pas jouer du tout, voilà le
» fin mot.

» — Ah ! ah ! ah ! la farce est bonne.

» — Ce monsieur s'est dit amateur
» pour avoir une place dans l'orches-
» tre.

» — C'est pas bête ça.

» — Oui, mais dorénavant, j'essaie-
» rai auparavant le talent de ces mes-
» sieurs, sans quoi, si tout notre or-
» chestre était composé d'amateurs du

» genre de la contre-basse, je crois que
» cela ne soutiendrait pas assez le
» chant. »

La porte s'ouvre encore et un nouveau personnage paraît : c'est le jeune Angely, celui qui tient l'emploi des amoureux et en a du moins le physique.

Ce dernier venu entre dans la salle d'un air agité, transporté, enchanté, et court à ses camarades en s'écriant :

« — Ah ! mes chers amis ! quelle dé-
» couverte !... quelle trouvaille !...
» quel trésor !... et dire que cela était
» enfoui, caché dans cette auberge...

» que cela y serait peut-être resté long-
» temps encore si le hasard ne nous
» avait pas conduits ici... mais nous ne
» l'y laisserons pas, je l'espère... et de-
» puis tantôt que nous sommes arri-
» vés... vous ne l'aviez donc pas vue
» non plus ?

» — Ha ça, de quoi diable nous par-
» les-tu ?

» — Nous ne comprenons pas.

» — Tu as trouvé un trésor dans
» cette auberge ?

» — Tu vas partager avec nous, An-
» gely.

» — En quoi consiste ce trésor?

» — En quoi!... en une jeune fille
» ravissante... faite au tour... à cro-
» quer. »

Les hommes se mettent à rire, les femmes haussent les épaules avec dépit, et Albertine murmure :

« — C'était bien la peine de nous
» mettre l'eau à la bouche en nous di-
» sant qu'il vient de trouver un tré-
» sor, pour que tout cela aboutisse à
» une servante d'auberge!...

» — Cet Angely est insupportable
» pour cela! » dit à son tour Zinzi-

nette, « il s'enflamme pour le premier » minois chiffonné qu'il aperçoit... ce » sont toujours des phénix d'abord !.. » mais son enthousiasme n'est jamais » de longue durée !...

» — Et après tout ! » dit Elodia, « quand il aurait rencontré ici une jo- » lie fille, que nous importe !... est-ce » qu'il voudrait la faire débuter... mais » lors même qu'elle aurait des dis- » positions, il me semble que notre » troupe est complète, et que ce ne » sont pas les jolies femmes qui vous » manquent, messieurs.

» — Non, certainement, » s'écrie

alors la duègne en tournant sa bouche en cœur, « ce ne sont pas les jolies » femmes qui manquent parmi nous.

» — Les jolies femmes n'ont jamais » manqué où nous nous sommes trou- » vées moi et ma fille, » ajoute madame Grattemboule.

« Eh ! mon Dieu, mesdames ! » dit Angely, « je n'ai jamais eu l'intention » de vous offenser ! personne plus que » moi ne rend justice à des charmes » dont je suis chaque jour à même » d'apprécier le pouvoir !... ».

Ces derniers mots sont dits avec un accent qui fait légèrement sourire les

dames et froncer le sourcil à quelques-uns de ces messieurs. L'amoureux ne semble pas s'en occuper et continue :

« — Mais tout cela ne m'empêchera » pas de dire qu'il y a dans cette mai- » son une fille charmante, et que cette » jeune fille a une fort belle voix, de » ces voix fraîches et pures que la na- » ture n'accorde que rarement... de » ces voix qui sont une fortune quand » on les fait travailler...

» — Oh ! il est charmant, c'est une » *Grisi*, une *Malibran*, qui épluche » des ognons en attendant l'occasion » de débuter à l'Opéra !

» — Pourquoi pas ! mon Dieu, vous
» savez bien tous que ce ne serait pas
» la première fois qu'un grand talent
» aurait été découvert dans le fond
» d'un village... les exemples ne me
» manqueraient pas...

» — Et comment sais-tu que cette
» jeune fille a une si belle voix ? que
» lui as-tu entendu chanter ? quelque
» complainte... quelque vieille ronde à
» danser !

» — Qu'importe l'air pour juger la
» voix !

» — C'est-à-dire que l'air fait beau-
» coup ! tout le monde peut chanter

» Malbrouck, mais fais donc chanter
» l'air du *Barbier* à ta servante d'au-
» berge, nous serons obligés de nous
» boucher les oreilles.

» — Mesdames, » dit le superbe Montézuma, en prenant une pose de menuet, « à quoi bon cette discussion.
» Je suis d'avis qu'il ne faut jamais
» condamner sans entendre. Puisque
» Angely prétend qu'il y a dans cette
» maison un talent ignoré, susceptible
» de briller sur les premiers théâtres
» de l'Europe, nous l'entendrons ce
» soir même, et si, en effet, cette jeune
» fille a soixante mille francs de rente
» dans son gosier... et bien alors...

» — Nous la prierons de bassiner
» notre lit, » dit Albertine en se tournant vers les dames.

Mais en ce moment, M. Chatouillé entrait dans la salle suivi de son valet François; chacun d'eux portait un plat tout fumant.

« — Ah! par Hercule! voilà le sou-
» per enfin! » s'écrie Cuchot, « c'est
» bien heureux!.. Allons, à table tout
» le monde... vous y discuterez tout à
» votre aise sur cette huitième mer-
» veille du monde qu'Angely vient de
» découvrir... Je demande à ne la
» voir qu'au dessert, car je craindrais

» que sa présence en ce moment ne
» m'ôtât l'appétit, les prodiges m'ont
» toujours produit cet effet-là. »

CHAPITRE CINQUIEME.

HISTOIRE DE CERISETTE.

Cuchot est resté à la place qu'il occupait déjà, ainsi que madame Grattenboule. Chacun va se mettre où bon lui semble; probablement Elodia ne

tient point à être à côté de son mari, ni Zinzinette auprès de Desroseaux ; car ces deux dames se sont placées de chaque côté d'Angely, auquel cependant elles font des yeux furibonds depuis qu'il a vanté la servante de l'auberge. Mais peut-être aux regards colères veulent-elles joindre les coups de genoux et les petites pinçures dont les dames font un assez fréquent usage quand elles attaquent ou se défendent ; pour se livrer à ce genre d'exercice, il était nécessaire d'entourer l'ennemi.

Les deux plats fumants que M. Chatouillé venait de faire poser sur la ta-

ble, en les entourant de beurre frais, de radis, d'olives et de cornichons, se composaient d'un canard aux navets et d'une gibelotte de lapin.

L'aubergiste se promenait autour du couvert, regardant avec un air de satisfaction ce qu'il venait d'apporter et s'empressant de faire passer lui-même des hors-d'œuvres aux personnes qui étaient éloignées de ce qu'elles désiraient.

« — Voici un canard qui a fort » bonne mine, » dit Cuchot, tandis que Montézuma découpe. « Est-ce vous » qui avez fait cela, monsieur l'au- » bergiste ?

» — Je fais tout ce qu'on prend chez » moi ! messieurs, » répond Chatouillé en se redressant.

» — Tout ! diable, mais il me sem- » que vous vous avancez beaucoup ! » dit Desroseaux. « Alors ce vin qui est » sur la table et que nous allons boire, » c'es t vous qui l'avez fait ?

» — Oui, messieurs... Oh ! non... » pardon !... je voulais parler de la cui- » sine seulement !...

» — Ah ! vous ne faites chez vous » que la cuisine, » dit Angely en riant. « Et vos enfants, qui est-ce qui les fait, » monsieur l'hôte ? »

M. Chatouillé sourit d'un air aimable en répondant :

« — Ces messieurs aiment à rire, je » le vois... mais je n'ai point d'enfant, » et si j'en avais eu, je me flatte que je » les aurais faits aussi bien que du fri- » candeau, et moi-même surtout.

» — Tout le monde se flatte de ce- » là !... mais je ne prétends nullement » attaquer la vertu de madame...

» — Chatouillé !

» — De madame Chatouillé. D'ail- » leurs, lorsqu'on prend pour ensei- » gue : *Au Cerf sans corne*, c'est

» qu'on est bien sûr de son affaire!...

» — Il me semble que c'est toujours » un cerf, cependant, » dit la grosse Albertine en prenant une poignée d'olives.

« — Non, ma chère amie, » dit le père noble en étalant du beurre sur son pain, comme s'il allait faire le récit de *Théramène*. « Quand un cerf n'a point » de cornes, ce n'est encore qu'un » daim... Si tu avais été chez l'avoué, » tu n'ignorerais pas ces choses-là.

» — Ah! voilà encore Grangérant » qui va nous parler de l'avoué, » s'écrie Zinzinette en riant.

« — Comme si ces dames avaient eu » besoin d'aller chez l'avoué pour se » connaître en cerf... Ah ! ah ! ah !...

» — Aïe !...

» — Eh bien, qu'est-ce que tu as » donc, Angely ? » dit Poussemard, qui a remarqué la grimace que vient de faire le jeune amoureux en jetant involontairement un cri.

« — Moi ?... rien !...

» — Est-ce qu'on t'a pincé ? » demande naïvement Cuchot en se bourrant de canard.

« — Pincé... par exemple !... qui » donc veux-tu qui me pince ?

» — Mais, tes voisines probable- » blement, » dit Desroseaux en lançant un regard à Zinzinette.

« — Eh bien, maman, manges-tu... » l'appétit va-t-il un peu ? » dit Albertine en regardant sa mère.

Madame Grattenboule se contente de regarder sa fille en faisant un signe de tête ; mais elle ne prononce pas un mot de peur de perdre un coup de dent ; c'est son habitude, jusqu'au dessert vous ne lui arracheriez pas une

parole sur le sujet le plus intéressant, rien n'étant pour elle plus intéressant que de manger.

« — Ce canard est bon, monsieur » Chatouillé, » reprend Cuchot sans avoir l'air de porter la moindre attention à ce que vient de dire Desroseaux. « Mais c'est à la matelotte que je vous » attends... pourquoi ne la vois-je » point sur la table ?

» — J'ai pensé que vous ne com- » menceriez pas par là, » répond l'aubergiste d'un air embarrassé et en donnant un coup de pied à son valet, qui se permettait de rire en regardant son maître.

« — Donnez des assiettes, François, » et n'ayez pas l'air d'un imbécille, » s'écrie M. Chatouillé en poussant François.

« —Vous traitez ce garçon bien sé- » vèrement, monsieur l'aubergiste, » dit madame Ramboure en jetant un regard attendri sur François, qui avait de fort gros molets.

« — Oh! madame, si vous saviez » combien ce drôle est paresseux!...

» — Paresseux! moi! et je fais tout » dans la maison... Demandez plutôt » à la bourgeoise...

» — Taisez-vous, François !...

» — Mais, dites-moi, M. Cha-
» touillé, » reprend Montézuma en attirant à lui le plat de gibelotte comme s'il voulait le faire tourner. « Pour-
» quoi donc ne voyons-nous ici que vo-
» tre garçon ; on dit cependant que
» vous avez pour servante une petite
» merveille... Est-ce que vous ne nous
» ferez pas voir cette merveille-là... ou
» bien ne l'employez-vous qu'à servir
» des princes et des ambassadeurs.

» — Comment, messieurs... de qui
» voulez-vous parler ? » répond l'hôte en composant son visage, « de ma ser-

» vante Toinon... vous voulez qu'elle
» vienne?... C'est qu'elle est occupée
» à la cuisine; si pourtant cela vous
» fait plaisir... je vais l'appeler...

» — Oh ! que non ! » murmure François, « ce n'est pas de Toinon que le
» monsieur veut parler... »

Cette réflexion de François lui vaut encore un coup de pied dans les chevilles; mais Angely s'écrie aussitôt :

« — M. Chatouillé, nous voulons
» vous parler d'une jeune fille de dix-
» sept ans à peu près, brune, vive,
» jolie, mutine, bien faite, bien tour-

» née; coiffée d'un madras, vêtue
» d'un jupon court et d'une camisolle
» blanche, et qui sous ce simple désha-
» billé ferait tourner la tête à tout un
» régiment! Est-ce là Toinon?

» — Toinon a cinquante-neuf ans,
» elle est rousse et elle a des moustaches, » dit François, qui a eu soin de s'éloigner de son maître.

« Oh ! alors ce n'est pas d'elle qu'il
» s'agit !

» — C'est Cerisette que monsieur
» aura rencontrée...

» — Cerisette !... Ah ! le nom est

» original... Vous avez une servante
» qui se nomme Cerisette, monsieur
» Chatouillé? Eh bien! faites-nous
» donc voir cette jeune fille dont notre
» camarade nous a fait un portrait si
» flatteur.

L'aubergiste essaye de prendre un air grave, il se mouche, il tousse plusieurs fois, si bien qu'Albertine dit à ses camarades :

« — Est-ce qu'il va faire une pro-
» clamation? »

Mais M. Chatouillé, qui sait qu'il parle devant des artistes, croit devoir

unir les gestes aux paroles en faisant le récit suivant :

« — Mesdames et messieurs les ar-
» tistes... car vous m'avez dit que vous
» étiez tous artistes.

» — Nous le sommes tous !

» — Plus ou moins, » murmure Al-
bertine.

« — Certainement, tout ce qui est
» dans ma maison est à votre ser-
» vice...

» — Votre femme aussi, M. Cha-
» touillé?

» — Ah ! tais-toi donc, Angely, tu
» interromps toujours !

» — Mais, pour en revenir à cette
» jeune fille... à Cerisette... que mon-
» sieur a rencontrée. Je vais vous dire...
» c'est notre servante... et ce n'est pas
» notre servante... elle est avec nous..
» mais pas positivement comme notre
» domestique... Je ne sais pas trop
» comment vous expliquer çà...

» — Le fait est que vous nous l'ex-
» pliquez fort peu.

» — Il y a donc du mystère dans
» l'histoire de cette jeune fille?...

» — C'est donc une héroïne de ro-
» man que mademoiselle Cerisette ?

» — Oh ! voyons, contez-nous cela,
» monsieur l'aubergiste..

» — Mais une autre fois poivrez
» moins votre gibelotte, » dit Cuchot.
« Il faut que cela soit relevé, je le sais,
» mais il ne faut pas non plus que
» cela emporte le palais...

» — Monsieur, c'est que Toinon aura
» remis quelque chose probablement...

» — Laissez un peu la gibelotte
» en paix... l'histoire de la jeune
» fille ?...

» — Et la matelotte donc? » s'écrie Cuchot.

« — Après! après!

» — Tu as bien le temps... rien ne » nous presse. Nous vous écoutons, » monsieur Chatouillé.

» — Vous saurez donc, messieurs et » mesdames, que, il y a quinze ans » environ... ma foi, quinze ans et un » mois, car nous sommes à la fin de » juillet, et c'était à la fin de juin. J'é- » tais déjà marié avec mon épouse, » nous tenions déjà cette auberge... » elle n'était pas encore en renom » comme aujourd'hui... mais les bon-

» nes maisons ne se font pas en un
» jour... Mon épouse n'était pas en-
» core affligée de la goutte comme au-
» jourd'hui...

» — Votre femme a la goutte, mon-
» sieur Chatouillé?

» — Oui, messieurs, et pourtant
» elle n'aura quarante ans qu'à la mi-
» août!...

» — La fleur de l'âge, » murmure
madame Ramboure.

« — Oui, madame, c'est encore
» une très belle fleur... et avoir la
» goutte!..

» — Nous demandons l'histoire de
» la jeune fille.

» — Voilà... je reprends. Fran-
» çois, allez donc chercher du vin;
» vous voyez bien que ces messieurs
» n'en ont plus... Est-ce du même qu'il
» faut vous servir, messieurs?

» — Oui, oui, du même.

» — Mais qu'il soit meilleur, »
ajoute Cuchot.

« — C'était donc à la fin de juin,
» j'étais sur ma porte avec mon
» épouse... nous mangions des ceri-
» ses... il y en avait en abondance cette

» année-là... lorsque nous vîmes venir
» à nous une femme conduisant une
» petite fille par la main. La femme
» avait assez la tournure d'une nour-
» rice, elle était habillée comme les
» habitants de la campagne, cepen-
» dant ce n'était pas le costume du
» pays... cela se rapprochait de celui
» des paysans du Midi. La petite fille,
» qui devait avoir deux ans à peu près,
» était vêtue très gentiment. Enfin,
» tout cela annonçait des gens qui ne
» sont pas dans la misère. La femme
» qui était petite, grasse et joufflue,
» portait un paquet sous son bras;
» elle était en nage en arrivant chez
» nous, où elle entra, en disant :

» — Nous allons nous reposer ici,
» mon enfant, et nous y attendrons la
» première voiture qui passera et où il
» y aura de la place pour aller à Paris.
» — « Est-ce que vous venez de loin à
» pied avec cet enfant? » dit mon épou-
» se à la voyageuse.

» Elle nous répondit qu'elle venait
» d'assez loin, en effet, mais pas à
» pied; qu'elle avait profité d'une oc-
» casion pour venir jusqu'à Nemours
» avec un marchand d'étoffes qui lui
» avait offert une place dans sa voi-
» ture; que ce marchand l'avait des-
» cendue à Nemours et était reparti,
» parce qu'il n'allait pas à Paris où elle

» se rendait. Mais qu'on lui avait dit
» qu'elle ne manquerait pas d'occasions
» pour achever son voyage. Au reste,
» cela lui était égal d'attendre un jour
» ou deux, elle n'était pas trop pres-
» sée... François, débouchez donc cette
» bouteille...

» Pendant que cette femme nous fai-
» sait ce récit, la petite fille s'était jetée
» sur un panier de cerises que tenait
» ma femme et elle en mangeait avec
» une avidité, avec un plaisir qui appro-
» chaient de la gloutonnerie. Laissez-
» lui en manger tant qu'elle voudra,
» nous dit la paysanne, elle adore les
» cerises, et c'est un fruit qui ne fait

» jamais de mal. Et en disant cela, cette
» femme se mit à en prendre elle-mê-
» me des poignées qu'elle faisait dispa-
» raître avec une vivacité surprenante,
» et sans se donner la peine de rejeter
» les noyaux. Elle me dit de lui prépa-
» rer à dîner. Pendant que j'étais à la
» cuisine et que la voyageuse se repo-
» sait dans cette salle avec la petite fille,
» qui mangeait toujours des cerises, ma
» femme lui demanda si elle était la
» mère de cet enfant. La paysanne ré-
» pondit que non, qu'elle n'était que sa
» nourrice, et qu'elle la ramenait à son
» père, mais qu'elle ne quitterait pas
» l'enfant pour cela, que le papa de la
» petite était un homme riche et qu'il

» voulait lui louer une petite maison
» dans les environs de Paris et l'y éta-
» blir avec l'enfant, qu'il pourrait alors
» voir aussi souvent qu'il le voudrait.
» Malheureusement ma femme n'eut
» pas une plus longue conversation avec
» cette voyageuse parce que je lui ser-
» vis son dîner et qu'elle se mit aussitôt
» à table avec l'enfant.

» La voyageuse avait un grand ap-
» pétit, elle mangea beaucoup... Elle
» trouvait ma cuisine à son goût, cela
» n'a rien de surprenant. La petite
» mangeait moins, puis elle avait bien-
» tôt quitté la table pour aller jouer
» dans la cour. La paysanne mangea

» fort longtemps... Ce n'était pas à moi
» de lui dire : Prenez garde, madame,
» vous allez peut-être vous faire du
» mal... Les personnes doivent savoir
» ce qu'elles peuvent contenir. Enfin,
» après avoir terminé son repas, la
» voyageuse dit à ma femme : « Je vais
» me jeter un moment sur un lit pour
» me reposer, veuillez avoir la complai-
» sance de veiller sur ma petite, et s'il
» passe une diligence ou quelque autre
» voiture qui ait une place pour Paris,
» éveillez-moi bien vite, je serai tout
» de suite debout, je ne me deshabille
» pas.

» Tout cela se fit comme cette nour-

» rice le disait : ma femme la conduisit
» dans une chambre où il y avait un
» bon lit. La voyageuse se jeta dessus
» en disant : « Je vas faire un bon
» somme, faites attention à ma petite. »
» Ma femme referma la porte et redes-
» cendit. L'enfant jouait toujours dans
» la cour ou sur le devant de la maison.
» Nous pouvions veiller facilement sur
» cette petite fille, nous n'avions pas
» d'autres voyageurs dans notre au-
» berge.

» Cependant plusieurs heures s'écou-
» lent. Il n'était passé aucune voiture
» pour Paris, mais la nuit arrivant, ma
» femme me dit : « Cette voyageuse

» dort bien longtemps, est-ce que je ne
» ferais pas bien d'aller la réveiller ? »
» Je répondis à mon épouse... François
» donnez donc du vin à ces messieurs...
» Je répondis à mon épouse : « Cette
» voyageuse nous a dit qu'elle n'était
» pas très pressée d'arriver à Paris, je
» ne vois aucun inconvénient à ce que
» nous la laissions dormir, elle trouve-
» rait peut-être mauvais qu'on se per-
» mît de l'éveiller quand elle ne sonne
» pas. Là dessus nous restâmes encore
» plus d'une heure à regarder jouer
» l'enfant sur la route, mais au bout de
» ce temps ma femme se leva, en disant :
» —Si pourtant cette paysanne s'était
» trouvée indisposée... elle a tant dîné...

» Oh ! je vais voir si elle n'a besoin de
» rien. »

» Ma femme me quitte, elle monte
» à la chambre de la voyageuse : au
» bout d'un moment, je m'entends ap-
» peler, la voix de ma femme avait un
» accent d'effroi qui m'effraya, je me
» hâte de monter. « Mon Dieu ! s'écrie
» ma femme, viens donc voir cette pay-
» sanne, je ne sais si c'est du sommeil,
» mais je l'ai appellée, touchée, elle ne
» répond pas. » Je m'approchai... je
» devinai sur-le-champ l'horrible vé-
» rité, cependant j'appelai du monde,
» des voisins, puis je courus tout d'un
« trait à Nemours chercher le médecin,

» je le ramenai avec moi. On avait en
» vain essayé de faire revenir cette
» pauvre femme... elle était morte ; le
» médecin déclara que c'était un coup
» de sang, une apoplexie, causée peut-
» être par un repas trop abondant...
» ou par ces maudites cerises qu'elle
» avait avalées avant son dîner,.. et
» avec les noyaux, enfin tout ce qu'il
» put faire pour rappeler à la vie la
» voyageuse ne servit absolument à
» rien... Elle était morte et sans avoir
» dit un mot, sans que nous sachions
» ni son nom, ni de quel pays elle ve-
» nait.

» Vous comprenez, messieurs et mes-

» dames, que nous nous trouvions bien
» embarrassés, mon épouse et moi, avec
» cette petite fille qui parlait à peine
» et cette pauvre voyageuse qui ne par-
» lait plus. On alla chercher les auto-
» rités du pays, monsieur le maire vint,
» ainsi que monsieur le juge de paix ;
» on voulut interroger l'enfant.. elle ne
» se doutait pas du malheur qui venait
» de lui arriver.. elle jouait encore cette
» pauvre petite ; monsieur le maire lui
» demanda plusieurs fois comment elle
» s'appelait ; elle répondait : Line, Ca-
» line, Ninine, d'où monsieur le maire
» conclut qu'elle pouvait s'appeler Ca-
» roline, Céline ou Catherine ; on lui
» demanda le nom de sa nourrice, elle

» ne répondit que : maman ou nanan.
» Tout cela ne pouvait pas nous mettre
» sur la voie pour connaître ses parents.
» Monsieur le maire se fit apporter le
» paquet de la voyageuse et l'ouvrit, on
» trouva quelques vêtements, du linge
» pour une femme et un enfant. Le
» linge de la femme était marqué d'un
» P. et d'un G., celui de l'enfant avait
» seulement un C. Enfin on trouva un
» petit portefeuille en maroquin brun,
» bien vieux, bien usé, et dans une
» poche de ce portefeuille, enveloppés
» soigneusement dans du papier, deux
» billets de banque, l'un de mille francs,
» et l'autre de cinq cents. J'avais donc
» eu raison en jugeant que cette pay-

» sanne n'était point malheureuse.
» Mais tout cela ne mettait pas sur la
» voie pour connaître le nom de la
» nourrice ou celui des parents de l'en-
» fant. Le portefeuille ne contenait,
» outre les billets de banque, qu'une
» carte, la dame de carreau, sur le dos
» de laquelle on avait écrit : *Soyez à*
» *Paris vers les premiers jours*
» *d'août ; brûlez toutes mes lettres.*
» *On ira tous les jours vous atten-*
» *dre aux voitures.*

» Mais pas de signature, pas d'a-
» dresse. Enfin en examinant avec soin
» l'enfant ; en la déshabillant pour
» s'assurer si elle n'avait point sur le

» corps quelque signe particulier... et
» elle n'en avait aucun, nous nous
» aperçûmes qu'elle portait à son cou
» un petit médaillon, attaché à une
» petite chaîne en cheveux ; ce médail-
» lon que nous n'avions pas vu encore,
» parce qu'il était placé sur la chemise
» et caché par le fichu que portait l'en-
» fant, était en verre et renfermait
» des cheveux travaillés avec infini-
» ment de talent : il y avait d'abord
» trois lettres, un C, un A, et un A,
» puis au-dessous une fleur comme une
» pensée et une espèce de marque ou
» de caractère bizarre... Monsieur le
» maire prétendit que c'était du chi-
» nois, et qu'il n'avait vu de semblables

» caractères que sur un pièce de nan-
» kin des Indes arrivant de la Chine.
» Du reste, le médaillon avait été sou-
» dé de façon à ne plus pouvoir s'ou-
» vrir; c'était probablement une pré-
» caution pour que l'on ne perdit point
» le travail en cheveux qui était de-
» dans.

» Pendant que monsieur le maire
» faisait ses réflexions avec messieurs
» les notables du pays qui étaient ve-
» nus pour donner leur avis, et qui en
» donnaient chacun un différent, ce
» qui empêchait qu'on fût d'accord sur
» rien, ma femme me poussa le coude
» en me disant à l'oreille... François

» débouchez cette bouteille devant ma-
» dame... En me disant à l'oreille : mon
» raton... ceci est un petit mot d'ami-
» tié de mon épouse, elle n'avait pas
» la goutte alors ! Mon raton si tu veux
» nous garderons cette petite fille avec
» nous ; nous n'avons pas d'enfants,
» elle nous en tiendra lieu ; et dans le
» cas où il nous en arriverait, cette
» petite trouverait toujours de l'occu-
» pation dans notre auberge. Ce que
» ma femme me proposait je l'avais
» pensé déjà. J'étais justement fort
» embarrassé alors pour un paiement
» que j'avais à faire... J'aurai certai-
» nement pris la petite sans argent !
» mais les quinze cents francs qui se

» trouvaient sur la nourrice pouvaient
» me tirer d'une position fâcheuse. Je
» m'empressai donc d'offrir à monsieur
» le maire de me charger de cette pe-
» tite fille qu'un évènement si extraor-
» dinaire venait de rendre comme or-
» pheline chez moi. Monsieur le maire
» consulta les membres du conseil mu-
» nicipal et après de longs pourparlers,
» voici ce qu'on décida :

» Si vous promettez de vous charger
» de cette petite fille, de lui faire don-
» ner autant d'éducation qu'on peut
» en recevoir dans ce pays ; enfin d'a-
» voir toujours bien soin d'elle et de
» ne jamais la maltraiter, alors vous

» pourrez disposer de la somme de
» quinze cents francs... Plus des dix-
» huit francs soixante-quinze centimes
» qui étaient dans la poche de la robe
» de sa nourrice. Cet argent vous in-
» demnisera des dépenses que vous au-
» rez à faire pour l'enfant. Mais il faut
» aussi vous engager à ne jamais ren-
» voyer cette jeune fille de chez vous,
» en un mot à ne jamais la mettre à
» la porte lorsqu'elle sera grande; si
» la petite veut un jour vous quitter,
» il faut aussi qu'elle soit libre; vous
» n'aurez jamais le droit de la retenir
» de force. Enfin vous lui laisserez tou-
» jours le petit médaillon dans lequel
» il y a des lettres et des caractères en

» cheveux, ainsi que la dame de car-
» reau sur laquelle il y a quelques li-
» gnes d'écriture, ce sont les seuls
» objets qui pourront peut-être un
» jour la faire reconnaître par ses pa-
» rents.

» Je promis de remplir exactement
» toutes les conditions que l'on m'im-
» posait, et je me flatte, mesdames et
» messieurs, d'avoir tenu ma parole.
» Comme nous ne savions pas au juste
» le nom de l'enfant, nous lui donna-
» mes celui de Cerisette, en mémoire
» des cerises qu'elle aimait tant, ainsi
» que sa pauvre nourrice. Et depuis
» quinze ans et un mois que cet évène-

» ment est arrivé, personne ne s'est
» présenté dans le pays pour s'informer
» de la paysanne qui est morte chez
» nous et de la petite fille qu'elle con-
» duisait à Paris. Cerisette a reçu de
» l'éducation... elle sait lire, écrire et
» même un peu compter ;.. elle a une
» voix de rossignol, elle retient tous les
» airs qu'elle entend, elle fait tout ce
» qu'elle voit faire. Que des musiciens
» ambulants viennent chanter et dan-
» ser quelque chose devant notre porte,
» le lendemain Cerisette chante et
» danse tout comme eux... Enfin, vous
» voyez que j'avais raison de vous dire
» que cette jeune fille n'était pas ici
» comme une servante ; elle y fait à peu

» près ce qu'elle veut... Du reste, c'est
» un caractère assez original; un jour
» elle sera très gaie, elle sautera, gam-
» badera du matin au soir; le lende-
» main, elle sera triste, rêveuse, elle
» ne dira pas une seule parole, et cela,
» sans qu'il y ait aucun motif pour
» qu'elle ait changé d'humeur. Mais
» nous la prenons comme elle est, et
» nous ne la contrarions pas. »

M. Chatouillé a terminé son récit par un profond salut à la société; mais l'aubergiste n'avait pas absolument tout dit; on a pu voir qu'il avait glissé légèrement sur la jolie figure, sur la taille ravissante de Cerisette, et pour-

tant M. Chatouillé n'était point demeuré indifférent à tout cela; plus la jeune fille était devenue grande et jolie, plus le maître du Cerf sans corne s'était senti d'attachement pour elle. Depuis que Cerisette avait passé seize ans, cet attachement s'était manifesté par une foule d'attentions, de soins, de paroles doucereuses et de petites caresses, que d'abord Cerisette avait reçus avec reconnaissance, mais qui n'avaient point tardé à lui être fort peu agréables; enfin, il n'y avait pas eu moyen de se méprendre aux sentiments de M. Chatouillé, qui joignait les soupirs, les aveux, aux caresses et aux prévenances. La jeune fille qui

avait écouté avec obéissance l'aubergiste, tant qu'elle avait vu en lui un bienfaiteur, l'avait parfaitement envoyé promener, lorsqu'il s'était présenté comme amoureux, et avait menacé de tout déclarer à madame Chatouillé si on osait encore lui dire des choses qu'elle ne voulait pas entendre.

L'aubergiste qui avait peur de sa femme, avait bien été contraint de renfermer au fond de son cœur les feux illicites dont il brûlait pour la jolie brunette ; mais alors il avait changé de rôle : vexé de ce qu'on n'avait pas voulu l'écouter, ce monsieur

était devenu un petit tyran domestique; il ne parlait plus à Cerisette que d'un ton aigre ou bourru, il trouvait mauvais tout ce qu'elle avait fait, il la traitait quelquefois plus mal qu'une servante; malgré cela, comme son amour n'était pas éteint, comme il était extrêmement jaloux, quand des jeunes gens venaient loger à son auberge, il défendait à Cerisette de les servir, il tâchait de faire en sorte qu'on ne la vît point; ce qui était difficile parce que la jeune fille respectait fort peu les consignes qu'il lui donnait et ne restait pas volontiers dans sa chambre. Enfin c'était toujours par suite des craintes qu'il éprouvait au

sujet de cette jeune fille qu'il n'avait pas voulu jusqu'alors qu'elle vînt servir les comédiens.

La réunion dramatique a écouté avec attention et intérêt le récit de M. Chatouillé, tout ce qui a un cachet romanesque doit plaire aux artistes dont, la plupart du temps, la vie n'est qu'un long roman.

» — Il y aurait de quoi faire un petit drame avec l'histoire de cette jeune fille, dit Desroseaux.

» — Oui, mais le dénoûment... quel serait le dénoûment? dit Elodia.

» — Quand j'étais chez l'avoué,
» murmure Grangérant : « Je faisais
» des vaudevilles sur des sujets moins
» intéressants.

» — Quels peuvent être les parents
» de cette petite!..

» — Peut-être des gens très haut
» placés.

» — C'est-à-dire que ce doit être un
» enfant de l'amour, le fruit de quel-
» que intrigue coupable... ce qui est
» écrit sur la carte, cet ordre donné à
» la nourrice de brûler les lettres
» qu'elle a reçues, cela prouve bien

» une intrigue, du mystère, des crain-
» tes...

» — Et ce médaillon avec ces lettres
» en cheveux...

» — C'est ce qui la fera reconnaître
» un jour.

» — Il me semble, à moi, que les
» parents n'ont pas montré grand em-
» pressement à faire des recherches...
» Ils auraient dû envoyer prendre des
» informations sur la route depuis Pa-
» ris jusqu'au pays où demeurait cette
» nourrice.

» Ils l'ont fait sans doute. Mais rap-

» pelle-toi que cette femme, au lieu de
» prendre les voitures publiquès, a
» profité d'une occasion pour venir
» jusqu'ici, que peut-être cela la dé-
» tournait de son chemin, et que c'est
» là ce qui aura fait perdre sa
» trace. »

Au milieu de toutes ces réflexions qui se croisaient autour d'elle, madame de Grattenboule gardait seule le silence, entièrement absorbée par l'occupation que lui donnait le contenu de son assiette. Albertine qui, dans de certains moments, témoigne une grande déférence pour les avis de sa mère, et dans d'autres, ne se gêne pas pour

l'envoyer promener, s'écrie tout-à-coup :

« —Eh bien, madame de Gratten-
» boule, tu ne nous dis pas ce que tu
» penses de l'histoire de cette jeune
» fille? Crois-tu qu'elle soit d'une nais-
» sance illustre ou que sa souche soit
» obscure... »

Mais la souffleuse de la troupe, fidèle à l'habitude qu'elle a contractée de ne point prononcer une parole avant qu'on ne soit à la fin du repas, se contente de faire des signes de tête, des clignements d'yeux, et de tendre son verre pour qu'on lui donne à boire.

Ennuyé de la pantomime à laquelle se livre madame Grattenboule, Angely dit à l'aubergiste :

« — Maintenant, monsieur l'hôte, » j'espère que vous allez nous envoyer » Cerisette, après ce qu'ils viennent » d'apprendre touchant cette jeune » fille, tous mes camarades sont cu- » rieux de la connaître.

» — Et la matelotte? » s'écrie Cuchot, « je serais aussi très curieux de » faire sa connaissance, moi. »

M. Chatouillé semble frappé par

une idée subite, et il sort de la salle, en disant:

« — Je vais vous envoyer sur-le-
» champ Cerisette et la matelotte. »

CHAPITRE SIXIEME.

UNE MATELOTTE SINGULIERE.

« — Il ne faut pourtant pas que ma-
» demoiselle Cerisette nous fasse ou-
» blier nos affaires, » dit Élodia, « nous
» n'avons pas encore décidé ce que nous

» donnerions à Nemours ; si nous
» jouons demain, il serait temps de
» s'en occuper.

» — D'abord, nous ne pouvons pas
» jouer demain, il faut avant tout que
» nous prenions connaissance du théâ-
» tre, pour savoir ce qu'on peut re-
» présenter dessus...

» — Ah ! il est charmant, Montézu-
» ma, qu'est-ce que cela nous fait que
» le théâtre soit grand ou petit ! Quand
» on a joué *Robert le Diable* dans
» une grange, et le *Festin de Pierre*
» dans le fond de la boutique d'un pâ-
» tissier ; il me semble qu'on peut jouer

» tout ce qu'on veut... est-ce qu'il n'y
» a pas toujours moyen d'arranger les
» choses... Ce qui ne va pas, on le
» passe...

» — On le passe !.. mais quelquefois
» nous passons tant de choses, qu'il ne
» reste plus rien.

» — Ça ne vaut pas encore ce que
» nous faisions quand j'étais en repré-
» sentation à Saint-Quentin, » dit Des-
roseaux, « nous affichions un spectacle
» monstre : deux drames en cinq actes
» et quatre vaudevilles. Mais pour que
» cela ne durât pas toute la nuit, nous
» placions toujours une des pièces en

» cinq actes en premier, et nous
» jouyions tout de suite le dernier acte.
» cela abrégeait beaucoup.

» — Mais ceux qui arrivaient tout
» au commencement du spectacle, est-
» ce qu'ils ne réclamaient pas?

» — Nous leur faisions croire que les
» quatre premiers actes avaient été
» joués avant leur arrivée. Ils avaient
» beau être venus avant que la salle ne
» fût éclairée, il étaient obligés de go-
» ber cela.

» — Tu me rappelles un auteur qui,
» lorsque j'étais à l'Odéon; à Paris,
» venait chaque jour solliciter le direc-

» teur pour qu'on mît une de ses pièces
» le lendemain. Une fois, le directeur
» lui répondit :

» — Mais je ne puis pas mettre votre
» pièce demain devant mon nouveau
» drame, c'est impossible, votre ou-
» vrage est trop long, on finirait trop
» tard.

» — Eh bien ! » dit l'auteur, « jouez-
» moi avant l'ouverture des bureaux.

» — Moi, je suis de l'avis d'Élodia, »
dit Zinzinette, « qu'est-ce que nous
» donnerons à Nemours ? C'est assez
» important pour qu'on s'en occupe
» d'avance...

» — Oh ! mes enfants, laissez-nous
» dîner en repos... quand nous serons
» au fromage, je vous permets de par-
» ler de cela... Voyez, la respectable
» madame de Grattenboule et imitez
» là ; pour les choses les plus urgentes,
» vous n'obtiendriez point un mot d'elle
» jusqu'à ce qu'elle se soit entièrement
» emplie.

» — Emplie ! ah fi ! quelle horreur !
» je te prie, Cuchot, d'employer d'au-
» tres expressions en parlant de ma
» mère ; on croirait à t'entendre qu'il
» s'agit d'une cruche ?

» — Eh ! mon Dieu, emplie, restau-

» rée, bourrée !... qu'importe le mot,
» la chose est toujours la même ; tu
» vois bien que ta mère ne s'en forma-
» lise pas !... elle va toujours son petit
» bonhomme de chemin, elle continue
» de mastiquer... je te promets qu'elle
» ne laissera pas un petit coin de vide
» dans son for intérieur.

» — Tu abuses de sa patience, tu
» sais qu'elle ne te répondra pas main-
» tenant... mais prends garde... tu ne
» perdras rien pour attendre... ma
» mère n'a pas sa langue dans sa poche.

» — Je ne sais pas ce qu'elle en avait
» fait à Fontainebleau, pendant que

» j'étais en scène dans les *Rivaux*
» *d'eux-mêmes*, mais je ne pouvais
» pas en obtenir une seule réplique. »

Albertine va répondre pour défendre sa mère, quoique celle-ci n'ait pas l'air de faire attention à ce que l'on dit d'elle, mais en ce moment Cerisette entre dans la salle en apportant un plat qu'elle dépose sur la table, puis elle fait un gracieux sourire à la société en disant :

« — Messieurs et dames, voici la ma-
» telotte que l'on m'a dit de vous ser-
» vir. »

La vue de cette jeune fille, dont on

a déjà tant parlé et qui était attendue avec curiosité, cause un mouvement général dans la salle. Tout le monde veut examiner, considérer Cerisette ; les hommes le font avec une attention dans laquelle il est facile de reconnaître un sentiment de plaisir et une approbation à tout le bien qu'un de leurs camarades a déjà dit de la jeune fille.

Quant aux femmes, si elles ne peuvent s'empêcher de convenir d'abord que Cerisette est jolie, après ce premier mouvement, qui est toujours le bon, s'il faut en croire un fameux diplomate, leur second est de chercher ce qu'il y a de défectueux dans ce qu'el-

les n'ont pu d'abord s'empêcher de trouver bien, et comme Cerisette n'était point une beauté accomplie, comme la nature fait rarement des chefs-d'œuvre, et que d'ailleurs les femmes trouveraient encore à mordre sur un chef-d'œuvre de leur sexe, celles qui sont à table ont bien vîte formulé leur opinion, et on les entend se dire entre elles :

« — Figure gentille... de l'éclat aux » lumières... mais il y en a cent qui » sont mieux que cela et qu'on ne re- » marque pas.

» — Rien de pur dans les con- » tours.

» — Prenez tous ces traits-là les uns
» après les autres, et vous n'en trou-
» verez pas un de très bien.

» — Qu'est-ce que cela me fait, »
s'écrie Angely, « pourvu que réunis
» ils forment un ensemble ravissant...
» je n'admire pas dans une femme rien
» qu'un de ses traits. S'il en était ainsi,
» il me faudrait donc adorer un nez
» grec, bien correct, bien dessiné,
» quoique celle qui le portât me fît
» voir dessous une bouche désagréable
» et de vilaines dents!... encore une
» fois, il faut que la personne plaise
» par l'ensemble de ses traits, par l'ex-
» pression de sa physionomie. Croyez-

» vous donc, quand une femme me
» charme, que je m'occupe à la détail-
» ler et que je vais me dire : Ah ! dia-
» ble ! mais j'ai tort d'aimer cette per-
» sonne-là... elle n'est pas régulière-
» ment belle... son nez est trop court,
» ou trop gros... ses yeux ne sont pas
» assez fendus... ses oreilles sont trop
» grandes... Ah ! mesdames ! quel
» malheur pour vous toutes si nous
» agissions ainsi, car vous le savez par
» vous-mêmes, la perfection est introu-
» vable !

» — Angely, vous êtes un imperti-
» nent !. . nous pouvons bien donner
» notre opinion sur celle que vous an-
» nonciez être un prodige !

» — Donnez, mesdames, donnez
» votre opinion ! mais soyez bien per-
» suadées d'une chose, c'est que toutes
» les critiques que vous ferez d'une
» femme ne diminueront jamais à nos
» yeux le charme de sa vue, le désir de
» sa possession ; je vous avouerai même
» que chez nous cela produit souvent
» l'effet contraire.

» — Oh ! parbleu ! » dit Albertine,
« nous savons bien ce dont les hommes
» sont capables... ils sont si .. je ne
» veux pas dire le mot, mais tout le
» monde m'a comprise.

» — Elle est bien, cette petite, » dit

Montézuma, « elle serait charmante » en dansant un *bolero*, une *cachu-* » *cha*... elle a une tête espagnole.

» — Cela ferait une jolie servante » de Molière, » murmure le père noble.

« — Tu voudrais bien l'avoir con- » nue quand tu étais chez l'avoué, hein, » Grangérant?

» — Il faudra la prier de chanter » tout à l'heure, » dit Desroseaux.

« — Pourquoi pas de danser aussi! » murmure Zinzinette.

« — Ah! ils lui feront peut-être en-

» core faire autre chose, » dit Albertine. « Dieu ! que je trouve les hommes canailles ! et que je m'en voudrais » si je ne m'étais pas souvent fichu » d'eux.

» Mais tu ne t'en veux pas, Albertine ?

» — Oh non ! oh non ! oh non ! »

Celle qui était le sujet de la conversation ne semblait pas s'apercevoir de l'effet que sa présence venait de produire ; il est vrai que de son côté la jeune fille regardait avec curiosité les comédiens, et surtout les comédiennes, on devinait que dans sa pensée, ces

gens-là étaient un monde à part, un monde d'élite, enfin des êtres privilégiés qui devaient se trouver bien fiers de leur mérite et de leur position. C'est que Cerisette avait été une fois au spectacle à Nemours, et elle y avait pris un plaisir extrême, elle en avait conservé un souvenir de bonheur et il lui avait semblé que ceux qui lui avaient procuré tant de jouissances devaient en avoir beaucoup eux-mêmes. Voilà comme on juge quand le cœur est naïf et jeune.

Cependant les yeux de la jolie fille, après s'être promenés sur toute la compagnie, revenaient plus volontiers se reposer sur Angely; était-ce parce

qu'ils étaient certains alors de rencontrer ceux de ce jeune homme... il est probable que cela ne déplaisait pas à Cerisette, et que l'expression tendre qu'elle lisait dans ces yeux-là avait au moins quelque charme pour elle. Ensuite, le jeune premier était joli garçon. Pourquoi les femmes seraient-elles moins sensibles que nous à ces avantages-là?

« — Voulez-vous être assez aimable » pour nous chanter quelque chose, » mademoiselle, » dit Angely en allant à Cerisette.

La jeune fille rougit, mais elle fait une gracieuse révérence en balbutiant :

« — Je veux bien chanter, monsieur, » mais je ne sais que des rondes du » pays.

» — Va pour une ronde du pays, » dit Montézuma, « elles ont presque tou- » jours un petit chic local qui invite à » danser. Nous vous écoutons, petite.

» — Ça va être curieux, » dit Élodia.

Cerisette chante une ronde dont le refrain est que :

» Les moutons seuls sont bons. »

Albertine demande si cette ronde a été composée par un boucher ; toutes

ces dames font des plaisanteries sur les paroles de la chanson ; mais les hommes adressent leurs compliments à Cerisette, qui a une voix fraîche et pure et qui semble ne pas s'en douter.

Madame Grattenboule est la seule de la compagnie qui n'ait point dit son mot sur la jeune fille. Elle s'est contentée de tourner à demi la tête pour la regarder chanter, mais ensuite ses regards se sont portés sur le plat de matelotte, et elle fait à Cuchot un signe que celui-ci comprend sur le champ, car il attire le plat devant lui et se met à servir, en disant :

« — De la matelotte, mes enfants...

» à vous, respectable Grattenboule...
» elle a bonne mine... le fumet est de
» bon augure... peste ! des écrevisses..
» allons, c'est mieux que je n'espérais..
» à qui en servirai-je?... ils sont tous
» en contemplation devant cette petite
» fille... ils en perdent, je crois, l'ap-
» pétit...

» — Oh ! en contemplation est faux ! »
s'écrie Élodia, « nous regardons... voi-
» là tout... passe-moi de la matelotte,
» petit.

» — Moi, je suis en admiration, »
dit Angely, qui semble s'amuser beau-
coup du dépit de ces dames.

« — Alors tu ne veux pas de mate-
» lotte?...

» — Si fait... apportée par cette
» belle enfant, elle doit être délicieu-
» se...

» — Et toi, Montézuma, en quoi es-
» tu, en ébullition?

» — Sers-moi toujours... de l'an-
» guille, je t'en prie... c'est ce que je
» préfère...

» — Je crois qu'en voilà... c'est sin-
» gulier, je n'en trouve guère...

» — Dis donc, Cuchot, tu ne m'as

» donné que des croûtes de pain, à
» moi...

» — Et à moi que des champignons.

» — Et à moi que des ognons...

» — Vraiment... dame, je vous don-
» ne ce que je trouve... il y a énormé-
» ment de croûtes de pain, d'ognons
» et de champignons dans cette mate-
» lotte... Je voudrais pourtant bien me
» garder un petit tronçon d'anguille
» pour moi, qui ai commandé ce plat
» dont je raffolle.

» — Mais il paraît que tu as soin de
» garder toute l'anguille pour toi, car

» tu ne m'en as pas donné le plus léger
» tronçon.

» — Ni à moi.

» — Ni à moi.

» — Ah! bah! vous plaisantez...
» vous n'avez pas de poisson?

» — J'ai une écrevisse, voilà tout.

» — Moi, j'ai un tout petit poisson
» rouge qui a un fichu goût!... je ne
» sais pourquoi, j'ai l'idée qu'il a figu-
» ré longtemps dans un bocal.

» — Cuchot, je n'ai que des ognons,

» si tu n'as pas d'anguille, donne-moi
» au moins de la carpe...

» — Je cherche... je ne trouve que
» des petits poissons.

» — C'est donc une matelotte de
» goujons que M. Chatouillé nous a
» faite. »

Tout en servant, Cuchot avait mis de côté quelques petits morceaux ressemblant assez à des tronçons d'anguille, madame Grattenboule était la seule qu'il eût favorisée d'un de ces friands morceaux, que vu leur rareté il tenait en réserve; mais tout-à-coup la mère d'Albertine, qui avait aussitôt

attaqué sa matelotte, sort de son mutisme habituel et pousse un cri qui effraye toute la société.

« — Bon, voilà ma mère qui s'é-
» trangle, à présent, » dit Albertine,
« tu as avalé une arête, n'est-ce pas?

» — Une arête! une arête! » répond le souffleur femelle avec un accent où l'indignation se mêle à la surprise. « Mais c'est un cou de poulet,
» cela, M. Cuchot, un véritable cou
» de poulet ou de dindon que vous
» m'avez donné pour de l'anguille.

» — Ah! bah! pas possible... Atten-
» dez madame Grattenboule que je

» goûte ce petit tronçon que j'ai là. »

Et Cuchot, attaquant un des morceaux qu'il avait mis en réserve, pousse bientôt un cri égal à celui de la mère d'Albertine.

« — C'est un cou de volaille ! un » morceau de cou de volaille !... ma- » dame Grattenboule ne s'est pas trom- » pée... Oh ! ceci passe la permission !. » nous servir une matelotte de cous de » volaille...

» — Ni carpe, ni anguille...

» — Personne n'en a eu.

» — Des petits poissons rouges et » des écrevisses, voilà tout.

» — Ah! c'est fort drôle!... moi
» j'avoue que je trouve cela très ingé-
» nieux.

» — Fi donc! c'est une horreur...
» qui peut savoir ce qu'on nous a fait
» manger tout à l'heure!

» — Ma belle enfant, pourriez-vous
» nous expliquer comment il se fait
» qu'on nous serve des cous de volaille
» en matelotte... »

Depuis quelques instants Cerisette ne retenait plus qu'avec peine son envie de rire, elle y cède complètement lorsque Cuchot lui adresse enfin sa

question, et ce n'est qu'au bout d'un moment qu'elle peut répondre :

« — Mon Dieu, messieurs... que » voulez-vous que je vous dise... ce » n'est pas ma faute, à moi !...

» Aussi, n'est-ce nullement à vous » que nous nous en prenons, » dit Angely, « mon camarade vous demande » cela comme renseignement ?

» — Oui, » dit Desroseaux, « et pour » savoir si dans ce pays c'est l'usage » de mettre des cous de volaille en ma- » telotte...

» — Je ne crois pas, monsieur...

» mais que voulez-vous... quand on
» n'a pas de poissons... et que les voya-
» geurs veulent absolument de la ma-
» telotte...

» — On leur en fait quand même,
» et avec n'importe quoi. Allons, mes-
» sieurs, ceci n'est pas plus fort que
» nous, qui quelquefois jouons de
» grands opéras sans musique; exécu-
» tons des assauts, des batailles sans
» un seul soldat, représentons des sau-
» vages en costumes de mitrons et fai-
» sons faire un amour par Poussemard.
» Tout bien considéré, M. Chatouillé
» est un homme d'invention, de
» ressources, et je lui vote un toast

» pour sa matelotte sans poisson.

Le discours d'Angely change la mauvaise humeur en gaîté, tout le monde, excepté madame Grattenboule, prend le parti de rire de l'invention de l'aubergiste. Grangérant assure qu'il en a fait bien d'autres lorsqu'il était chez l'avoué, et Desroseaux propose de faire venir M. Chatouillé et de lui adresser fort sérieusement des compliments sur le plat qu'on vient de servir.

Cette proposition est adoptée. On appelle François qui reçoit l'ordre de faire venir son maître, et Cerisette, témoin de la gaîté générale et de la

manière dont les comédiens ont pris la tromperie qu'on leur a faite, se persuade encore que cette profession est la plus belle qui existe puisque ceux qui l'exercent prennent tout en riant.

CHAPITRE SEPTIEME.

JOYEUSE APRES-DINÉE.

M. Chatouillé se présente l'air inquiet, son bonnet à la main, et comme quelqu'un qui s'attend à s'entendre dire des choses peu agréables, il porte

tour à tour ses regards sur chaque personne de la compagnie, il est tout surpris de ne rencontrer que des physionomies riantes ou moqueuses.

« — Je me rends aux ordres de ces » messieurs et de ces dames, » murmure l'aubergiste d'un ton humble et soumis.

« — Arrivez donc, notre hôte, ve- » nez recevoir nos compliments.

» — Pardieu ! vous êtes un cuisinier » du grand numéro !

» — Vous avez poussé l'art culinaire » bien plus loin que tous vos devan- » ciers !

» — Les *Robert*, les *Béchamel*,
» les *Vatel* n'étaient que des enfants
» aupres de vous !...

» — Ah! *Vatel* surtout! quel bé-
» litre, ce n'est pas vous, M. Chatouillé,
» qui vous seriez désespéré et suicidé
» comme lui... n'est-ce pas?

» — Pardon, messieurs, mais je vous
» avoue que je ne connais pas l'histoire
» de ce M. *Vatel*...

» — Vous ne la connaissez pas...
» C'était un cuisinier royal, un maître-
» d'hôtel de la cour. A un grand re-
» pas que donnait Louis XIV, s'aper-
» cevant que la marée n'arrivait pas,

» Vatel perdit la tête et se perça de son
» épée pour ne point survivre à ce qu'il
» appelait son déshonneur. Mais vous,
» M. Chatouillé, au lieu de vous dé-
» sespérer, vous auriez dit : le poisson
» n'arrive pas! qu'on aille à la basse-
» cour, on y trouvera des anguilles,
» des carpes, des perches... déguisées
» en dindons ou en canards, c'est tout
» ce qu'il faut pour confectionner une
» matelotte... Voilà du génie!... voilà
» du talent... Certainement c'est vous
» qui le premier avez dû accommoder
» une culotte de gendarme à la sauce
» piquante, et si ce n'est pas vous, on
» vous a volé cette idée-là!... elle de-
» vait éclore dans votre cerveau. »

L'aubergiste tout abasourdi par ce qu'il entend, ne sait pas encore s'il doit rire ou faire la grimace; mais comme tout le monde rit autour de lui, il se décide à faire comme tout le monde, et salue de nouveau en murmurant :

« — Je suis bien satisfait... de ce » que la compagnie est satisfaite... » Vous comprenez que je fais de mon » mieux.

» — Et il est excellent, votre mieux... » oh! il est soigné... votre matelotte » surtout... nous n'en avons pas en- » core mangé de pareille, n'est-ce pas » mesdames?

» Oh ! non... pas même chez Vé-
» four et aux Frères-Provençaux.

» — Il fallait venir ici, au *Cerf sans*
» *corne* pour manger une telle mate-
» lotte.

» — Mais elle vous fera honneur,
» M. Chatouillé, nous en parlerons
» dans toutes les villes où l'on mange
» bien. Je suis sûr qu'il vous viendra
» du monde vous en commander une
» semblable.

» — Oh ! messieurs... je suis confus !

» — Allons, camarades, je propose
» un toast en l'honneur de M. Cha-
» touillé.

» — Oui, oui.

» — En l'honneur de la matelotte
» sans poisson... car les petits poissons
» rouges étaient du superflu, je vous
» certifie qu'elle pouvait s'en passer,
» ceci est encore une amélioration que
» vous réserverez pour la prochaine
» occasion.

» — Supprimez aussi les écrevisses,
» c'est du luxe.

» — A la rigueur vous pourriez
» aussi remplacer les champignons par
» des pommes de terre.

» — Ah! messieurs, ce n'est pas

» avec du vin ordinaire que nous
» boirons au génie de notre hôte...

» — Mes enfants, » dit Albertine,
« nous sommes en fonds... si nous nous
» permettions le champagne!...

» — Oui! oui, du champagne!

» — Ma fille, tu parles comme *La*
» *Contat*, » dit madame Grattenboule qui a recouvré l'usage de la parole depuis qu'on ne mange plus.

Le père noble est le seul qui murmure :

« — Du champagne... à quoi bon...
» nous sommes en argent, cela est

» vrai... mais nous ne savons pas si
» nous y serons longtemps... on a quel-
» quefois affaire à un public si ingrat !..

» — Laisse-nous donc tranquille,
» Grangérant, tu joueras *Tartuffe*...
» nous roulerons sur l'or... Voyons
» M. Chatouillé, pouvez-vous nous
» donner du champagne... Oh ! mais
» du véritable champagne, nous avons
» assez goûté de vos productions, nous
» ne doutons pas que vous ne fabri-
» quiez merveilleusement de tous les
» vins, mais il ne faut pas abuser des
» friandises...

» — Messieurs j'ai du champagne...
» du Sillery pur...

» — Écoutez, M. Chatouillé, nous
» en prendrons si vous nous le laissez
» d'abord goûter... s'il ne nous con-
» vient pas vous le remporterez.

» — Volontiers, messieurs, volon-
» tiers... je cours vous en chercher...
» Cerisette, venez avec moi à la cave...

» — Non pas, non pas, emmenez
» François, votre garçon, et laissez-
» nous cette jolie enfant, vous nous
» devez bien cela, M. Chatouillé. »

L'aubergiste qui se trouve heureux d'en être quitte pour des plaisanteries, s'empresse d'aller chercher du champagne qu'il apporte bientôt avec un

air d'assurance ; c'était en effet la seule chose qu'il n'eût point tripotée. Puis il couvre la table de fromage, fruits, confitures et gâteaux faits à son four et qui n'étaient pas meilleurs pour cela.

Le champagne ayant été trouvé bon par Cuchot qui s'y connaît et par madame Grattenboule qui prétend avoir bu des premiers crûs de France, une bouteille est bientôt vidée et remplacée par une autre. Alors la gaîté devient générale, Élodia chante de l'opéra, Zinzinette du vaudeville, Albertine une chansonnette un peu grivoise ; madame Ramboure essaye

une romance sentimentale et Poussemard fait ce qu'il peut pour accompagner la duègne à la tierce, tandis que madame Grattenboule bat la mesure avec son couteau sur son verre. Grangérant déclame une pièce de Molière, Desroseaux conte une histoire à Cuchot qui boit et ne l'écoute pas; Angely dit des douceurs à Cerisette à laquelle il vient de prendre la main, en lui offrant du champagne qu'elle refuse. Montézuma s'est levé et se promène autour de la table en déclamant et mimant une scène du *Déserteur* dont il a l'air de faire un ballet, il entonne d'une voix de cornet à piston :

« La mort n'est rien, c'est notre dernière heure...
» Et ne faut-il pas que l'on meure?

Là, il fait une demi-pirouette, qu'il termine en jetant son corps en arrière pour figurer quelqu'un qui est tué, puis il reprend :

» Chaque minute, chaque pas
» Ne mène-t-il pas
» Au trépas!

Arrivé à ce passage, il juge convenable de faire une foule de petits pas glissés comme s'il dansait une anglaise. Ensuite il continue :

» Mais souffrir une perfidie
» Aussi sanglante, aussi hardie.....

Pour donner plus de force à cet endroit, Montézuma tape du pied, se recule comme s'il voyait le diable, puis s'arrête en se tenant un moment en équilibre sur ses orteils. C'était de cette manière que le bel homme jouait presque tous ses rôles. Et souvent en province cela lui valait de nombreux applaudissements que l'on n'aurait pas accordé à une déclamation simple et naturelle.

Cependant, quelquefois aussi, cela lui attirait une bordée de sifflets ; mais alors il prétendait que c'était la pièce qui ennuyait le public.

« — Il est bon le champagne... il

» est gentil... » s'écrie Albertine en tapant sur son verre pour faire mousser ce qui reste au fond. « Dis donc, ma » mère, il me rappelle celui que m'a- » vait envoyé le prince Chemizacoff... » Ah! Dieu, en avons-nous flûté dans » ce temps-là... faisions-nous des bom- » bances... quelle vie de Polichinelle !..

» — Et quand tu étais avec le comte » de Clapottensky et que tu avais voi- » ture... c'est alors que ça roulait... » nous dînions trois fois par jour chez » le traiteur !..

» — Vous dîniez trois fois par jour ! » s'écrie Cuchot avec étonnement, « bi- » gre, quelle capacité !

» — Ma mère veut dire que nous
» déjeûnions, dînions et soupions chez
» le traiteur.

» — Ça faisait toujours trois repas
» par jour... et quels repas! ça valait
» trois dîners!... Oh Dieu! l'heureux
» temps.

» — Tu as donc eu voiture, toi,
» Albertine?

» — Tiens, qu'est-ce que cela a dé-
» tonnant... je l'ai eue trois fois...
» J'espère bien l'avoir encore... mais
» la première fois que je me reverrai en
» équipage, il faudra que madame

» Grattenboule ne me fasse pas de far-
» ces comme à son ordinaire...

» — Qu'est-ce que tu dis... quelle
» farce ai-je faite dans tes équipages ?...

» — Mon Dieu, ma mère, vous sa-
» vez bien. Je vous emmenais parce
» que vous aimez à aller en voiture,
» mais quand j'entrais quelque part et
» que vous restiez dans l'équipage à
» m'attendre, vous vous mettiez tout
» de suite à jouer au piquet dans ma
» voiture avec mon cocher...

» — Eh ben ! qué mal ? il faut bien
» tuer le temps !

» — Ce n'est pas moi qui y trouvais
» du mal, mais cela déplaisait au prin-
» ce Chemizacoff ; je vous assure que
» cela m'a fait du tort dans son
» esprit.

» — Laisse-nous donc tranquille !..
» n'était-il pas pas bien distingué ton
» prince, que nous ramènions presque
» tous les soirs ivre-mort chez lui ; il
» fallait que les garçons du restaurant
» le portassent dans sa voiture.

» — Ma mère, ce n'est pas mauvais
» genre de se souler; presque tous les
» grands personnages étrangers que
» j'ai connus se permettaient ce diver-

» tissement ; en Angleterre, les lords
» ne s'en privent pas !...

» — Et d'ailleurs, » s'écrie Desroseaux, « madame Grattenboule au-
» rait bien mauvaise grâce à fronder
» ce défaut.

» — Qu'est-ce qu'il dit celui-là ? Ap-
» prenez donc votre *Mariage de Fi-*
» *garo*, vous !..

» — Et vous, tâchez donc de me le
» souffler au lieu de dormir dans votre
» trou comme cela vous arrive sou-
» vent.

» — Je ne dors que quand tu joues,

» cher ami, c'est pas ma faute si tu me
» produis cet effet-là...

» — Madame Grattenboule, je ne
» vous répondrai pas, je respecte vo-
» tre perruque.

» — Je crois bien... elle vaut mieux
» que tes cheveux qui sont si mal plan-
» tés qu'ils ont l'air postiches !

» — Allons, ma mère, ne vous fâ-
» chez pas, et n'attaquez pas le posti-
» che, vous risqueriez trop ici...

» — Pourquoi aussi que tu me dis

» des bêtises au sujet de tes équipa-
» ges... comme si on ne savait pas se
» conduire.

» — Je ne vous dis pas de bêtises...
» mais je répète que ma tendresse
» pour vous et mon désir de vous être
» agréable m'ont plus d'une fois fait
» du tort. Par exemple, ce jour où j'a-
» vais reçu une invitation pour déjeû-
» ner chez un riche armateur à Mar-
» seille... un homme qui était, dit-on,
» millionnaire... et que par gourman-
» dise vous avez absolument voulu que
» je vous emmène avec moi, désir au-
» quel j'eus la faiblesse de céder...

» — Eh ben! puisque ce monsieur
» était millionnaire, je vous demande
» un peu, mes enfants, qu'est-ce que
» ça pouvait lui faire d'avoir une per-
» sonne de plus à déjeûner. Eh puis,
» on m'avait dit qu'on mangeait des
» choses curieuses chez ce particulier
» et qu'on y buvait du vin du *mont*
» *Liban*. Fichtre!... que je me disais,
» ça doit être un vin un peu chouette,
» c'est du vin de Turc, ça doit être bi-
» grement fort!...

» — Vous étiez dans l'erreur, ma-
» dame Grattenboule, le mont Liban
» c'est la Palestine, la Terre-Sainte.
» C'est sur le mont Liban que se trou-

» vent le Calvaire, le Thabor, le mont
» Carmel...

» — Je ne sais pas si le vin en ques-
» tion avait été récolté sur le mont
» *Caramel*, mais ça m'étonnerait, car
» il n'était pas sucré du tout, c'était
» amer comme chicotin, ce vin-là !...
» C'est égal, je suis bien aise d'en avoir
» bu... c'est aussi glorieux que d'avoir
» été chez l'avoué...

» — Ah ! ma mère, vous m'avez
» fait bien du tort avec votre bouche...
» Ce monsieur n'avait invité que moi...
» et lui amener du monde...

» — Suffit, en voilà assez.

» — Il paraît que cela le contraria
» beaucoup, car je n'entendis jamais
» parler de lui depuis ce jour-là, et il ne
» m'invita plus.

» — Tu ne dis pas le fin mot, c'est
» que nous avions emmené aussi Cas-
» torin, ton chien, un petit épagneul
» qui aboyait toujours; mais tu avais
» absolument voulu qu'il vînt avec
» nous, et j'ai dans l'idée que ce mon-
» sieur n'aimait pas les chiens.

» — Ah! ah! ah! la bonne charge!»
dit Zinzinette, « pauvre armateur,
» comme il a dû être agréablement
» surpris... Oh! quel dommage qu'il

» n'y ait pas un piano ici... Je me sens
» en voix... Ah!... ah!...

» — Oh! mon petit Poussemard, va
» donc chercher ton violon.

» — Ah! oui, il nous jouera une
» valse.

» — Je n'en sais pas.

» — Tu sais celle de *Giselle* et
» celle de *Robin des bois.* »

Poussemard quitte la salle pour aller chercher son instrument. On apporte le café, l'eau-de-vie, et du cassis, la seule liqueur que l'aubergiste puisse offrir à ses hôtes.

On se lève de table. Tout le monde parle ou chante en même temps. Le père noble fait le tour de la salle en déclamant le rôle du *Misanthrope*, s'arrêtant de temps à autre devant une chaise à laquelle il adresse ses vers.

Montézuma a quitté le *Déserteur* pour le *Tableau-Parlant*, et il est en train de danser le rôle du beau *Léandre*. Desroseaux et Zinzinette chantent le duo de *Picaros* et *Diego;* Élodia fait des roulades en criant :

« — Grâce! grâce! grâce pour » elle!... »

Albertine a retroussé ses manches

jusqu'à la hauteur des épaules ; elle va devant la glace exécuter un pas de *tarentelle* en tenant toujours ses bras au-dessus de sa tête, se souriant, se tirant la langue et s'envoyant des baisers.

Enfin, madame Ramboure, qui est toujours très tendre après le dîner, a bloqué François, le garçon d'auberge, dans un coin de la chambre et, l'enlaçant dans ses bras, s'écrie en feignant d'avoir peur :

« —Petit frère... Ah! petit frère...
» vois-tu ce noir qui vient à nous. Ah !
» j'ai peur ! »

François, qui ne se doute pas qu'on lui joue une scène de *Paul et Virginie*, regarde d'un air hébêté dans toute la salle en disant :

« —Je ne vois pas votre petit frère... » et je ne vois rien de noir qui vienne » à nous. »

Mais madame Ramboure continue en faisant une voix enfantine :

« — Dans quel état il est, mon » ami!... ses pauvres pieds sont tout » en sang... Rassurez-vous, bon noir!.. » Vous souffrez beaucoup?... »

» — Moi, » s'écrie François, « je

» ne suis jamais malade!... je n'ai ja-
» mais souffert que d'une dent du
» fond; mais le maréchal ferrant me
» l'a ôtée avec ses grosses pinces... »

La duègne met sa main sur la bouche de François pour le faire taire, puis elle se met à chanter :

« Fatigué de si longue route,
» Ayant gravi sur les rochers,
» La faim vous tourmente sans doute?
» Offrons-lui fruit de nos vergers.

» —Mais je n'ai pas faim du tout, » dit François, « je me suis repassé une
» bonne salade d'œufs durs avant votre
» souper... »

Madame Ramboure remet ses doigts sur la bouche de François, que cela ne semble pas amuser beaucoup, et continue :

« Oh ! nous éprouvons aujourd'hui,
» Bon noir, en vous offrant du nôtre,
» Que le plus heureux est celui
» Qui peut donner ses fruits à l'autre.

» — Vous avez soif?

» — Non, madame, je n'ai pas
» soif.

» — J'ai vu près d'ici une source;
» attendez-moi

Et madame Ramboure se met à

courir à l'autre bout de la salle en faisant des singeries; ensuite elle va à la table, se verse du cassis dans le creux de sa main, revient en sautillant près de François, qui la regarde d'un air effaré, et, rapprochant ses deux mains en cornet, se met en devoir d'entonner le cassis à François, qui se recule en disant :

« — Si M. Chatouillé me voit boire » du cassis, il me donnera une roulée; » merci, je n'en veux pas... Il n'est » pas aimable tous les jours le bour- » geois! »

Mais la duègne, qui est toujours

dans l'esprit de son rôle, verse le cassis qui est dans le creux de sa main sur le visage du garçon et lui en barbouille toute la figure.

Pendant que cette scène se passe dans un coin de la salle, le père noble vient de se poser devant l'aubergiste, qui apportait du vieux cognac, et, arrêtant M. Chatouillé au moment où celui-ci voulait se rapprocher de Cerisette qui causait avec Angely, lui dit d'une voix forte et d'un ton sévère :

« Allez ! vous devriez mourir de pure honte !
» Une telle action ne saurait s'excuser,
» Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

» Je vous vois accabler un homme de caresses,
» Et témoigner pour lui les dernières tendresses,
» De protestations, d'offres et de serments
» Vous chargez la fureur de vos embrassements;
» Et quand je vous demande après quel est cet homme?
» A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;

» — De quel homme parlez-vous, » monsieur? » s'écrie l'aubergiste tout interloqué. « Si je le connais, je vous » dirai son nom... je ne demande pas » mieux... mais pour des caresses, je » ne me rappelle pas en avoir fait à » personne... Quant à ce cognac, je » vous certifie que c'est du bon! du » vrai.... »

Grangérant s'essuie le visage et, pre-

nant M. Chatouillé par le bras, le lui serre avec force en reprenant :

« Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
» De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;
» Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
» Je m'irais de regret pendre tout à l'instant.

» — Me pendre, monsieur, me pen-
» dre ! » s'écrie l'aubergiste avec terreur et en faisant ses efforts pour dégager son bras, que le père noble tient toujours. « Non, monsieur, je n'irai
» pas me pendre ! par exemple !....
» voilà qui est joli... Je n'ai rien fait
» pour être pendu, entendez-vous,
» monsieur !... On me demande du

» vieux cognac, je vais vous en cher-
» cher, et vous dites que je devrais me
» pendre pour cela... Mais, monsieur,
» je ne vous force pas d'en boire... et
» ne sais pas pourquoi vous êtes en co-
» lère après moi et pourquoi vous me
» dites un tas de sottises...

» — Des sottises!... du Molière, des
» sottises! » s'écrie le père noble en
lâchant le bras de l'aubergiste d'un air
indigné. « Ah! Welche!... Huron!...
barbare que vous êtes!... Voyons ce
cognac... Vous me faites bien de la
peine, monsieur... c'est une scène du
» *Misanthrope* que je vous jouais...
» du reste, votre frayeur me prouve

» que j'avais bien saisi l'esprit de mon
» rôle, que j'étais bien le frondeur,
» l'homme que les vices de son temps
» ont aigri... c'est flatteur pour moi,
» monsieur, c'est un éloge de mon ta-
» lent... je vous en remercie.

» — Il n'y a pas de quoi, monsieur...
» mais une autre fois, je vous en prie,
» prévenez-moi quand vous voudrez
» me jouer une scène... ne me faites
» plus de ces peurs-là. »

Cuchot et madame Grattenboule restaient spectateurs indifférents de ce qui se passait autour d'eux. Le mari d'Élodia faisait du gloria ; il y mettait

le feu, il le buvait, puis il s'en faisait d'autre. La mère d'Albertine s'humectait avec des petits verres, allant alternativement de l'eau-de-vie au cassis, et quelquefois faisant du mêlé.

CHAPITRE HUITIÈME.

SÉDUCTION.

Au milieu de ce mouvement, de ce bruit, de cet entrain général, M. Angely avait saisi la main de Cerisette, au moment où elle passait contre lui pour

poser quelque chose sur la table, et l'attirant doucement vers une chaise qui était tout à côté de la sienne, l'y avait fait asseoir en lui disant d'une voix bien tendre :

« — Venez donc là, un moment près » de moi... »

La jeune fille n'avait pas fait beaucoup de façons pour céder à cette invitation, elle s'était assise à côté du joli garçon, avec un petit air souriant, le regardant, puis baissant les yeux et les relevant un instant après pour le regarder encore.

M. Angely a pris une main de Ceri-

sette, qu'il presse doucement dans la sienne en disant à la jeune fille :

« — Savez-vous que vous êtes ra-
» vissante, charmante Cerisette... sa-
» vez-vous que je ne vous connais que
» depuis bien peu de temps, et que ce-
» pendant je suis amoureux de vous,
» oh ! mais amoureux à en perdre la
» tête...

» — Oh ! monsieur... c'est pour
» plaisanter que vous me dites cela...
» est-ce qu'on devient amoureux de
» gens... comme cela tout de suite...
» et puis une pauvre fille d'auberge...
» on ne peut pas m'aimer... Tenez,

» monsieur, ce n'est pas bien de vous
» moquer de moi.

» — Me moquer de vous, Cerisette;
» pourquoi donc me supposer cette
» pensée... on ne peut pas vous aimer,
» dites-vous? on vous aimera beau-
» coup au contraire, on vous aimera
» trop peut-être... vous êtes si gen-
» tille... vous avez de si beaux yeux...
» ils ont une expression si séduisante...
» Eh bien! vous les baissez mainte-
» nant... est-ce pour me punir de les
» adorer... »

Cerisette rougit, mais c'est de plaisir; elle est peu accoutumée à s'enten-

dre adresser de tels compliments, car M. Chatouillé avait toujours soin de l'éloigner quand de jeunes voyageurs arrivaient chez lui; il n'est donc pas étonnant qu'un trouble extrême, qu'une vive émotion s'emparent de son cœur en écoutant les discours d'Angely; et puis le jeune homme, habitué à faire au théâtre des déclarations d'amour, savait donner à sa voix une expression douce et tendre, il avait tout ce qu'il fallait pour toucher le cœur d'une femme, et à plus forte raison celui d'une jeune fille sans expérience... quoique l'expérience garantisse bien rarement contre la séduction.

« — Cerisette, voulez-vous m'aimer
» un peu ? » reprend Angely en rapprochant sa figure de celle de la jeune fille.

« — Moi... que je vous aime... et à
» quoi cela m'avancera-t-il ?

» — D'abord, ma chère enfant,
» quand les personnes nous plaisent,
» on ne fait pas toutes ces réflexions-là,
» on se sent entraîné vers elles par un
» penchant irrésistible ; tenez, absolu-
» ment comme je l'ai été vers vous
» aussitôt que je vous ai vue... Pour
» s'aimer, pour s'adorer, ne croyez
» donc pas qu'il faille se connaître

» pendant des mois, des semaines...
» c'est une erreur, ma chère amie; on
» s'aime tout de suite... on se le dit,
» on se le prouve et puis on fait con-
» naissance après.

» — Oh ! monsieur, comme vous ar-
» rangez tout cela !

» — Est-ce que dans ce pays vous
» avez déjà aimé... ou distingué quel-
» qu'un ?

» — Par exemple... qui donc aurais-
» je pu distinguer... Oh ! c'est que... te-
» nez... moi... vous allez trouver cela
» drôle de la part d'une fille d'auberge,
» mais je n'aime pas du tout les paysans,

» ni tous ces rustres... comme les voi-
» turiers, charretiers qui voulaient
» quelquefois rire avec moi. Je ne les
» recevais pas comme vous ceux-là !...

» — Alors, je vous plais davantage ?

» — Dam'... vous... ce n'est plus la
» même chose... un acteur ! un comé-
» dien !... c'est un personnage si... mon
» Dieu, je ne peux pas bien m'expri-
» mer... il faut avoir tant de talent
» pour jouer sur des théâtres... pour
» dire et chanter de si belles choses.

» — On n'a pas toujours autant de
» talent que vous le croyez, Cerisette,

» et nous avons quelquefois parmi nous
» des gens qui n'en ont pas du tout.

» — Pourquoi se font-ils acteurs
» alors?

» — C'est une passion malheureuse
» pour le théâtre qui pousse les uns,
» c'est un excès d'amour-propre qui
» conduit les autres.

» — Dites-moi, monsieur, êtes-vous
» toujours entre vous aussi gais, aussi
» aimables, aussi disposés à vous amu-
» ser que ce soir?

» — Oui, toujours! nous narguons
» le chagrin, nous ne désespérons ja-
» mais de l'avenir. Sifflés la veille,

» nous espérons un grand succès pour
» le lendemain ; rire les uns des autres,
» tout en nous rendant des services
» mutuels ; supportant très philoso-
» phiquement la mauvaise fortune ;
» partageant le peu que nous avons
» avec de plus malheureux que nous ;
» d'aussi bonne humeur en buvant de
» l'eau qu'en sablant du champagne !
» voilà comme nous sommes, char-
» mante Cerisette !

» — C'est une vie bien agréable que
» celle-là !

» — Eh bien ! si elle vous fait envie,
» qui vous empêche d'embrasser cette
» carrière ?

» — Moi... mais vous n'y pensez
» pas... moi, actrice, mais je n'ai pas
» de talent, monsieur, je ne sais rien
» du tout...

» — Vous savez lire, c'est déjà quel-
» que chose, vous pourrez lire vos rô-
» les... Nous avons quelques dames qui
» savent à peine épeler... elles sont
» obligées de se faire seriner leur rôle
» par un camarade ou par leur amant,
» cela retarde beaucoup pour les ré-
» pétitions. Ensuite, qui vous dit que
» vous n'aurez pas du talent, un grand
» talent peut-être !... il y en a tant
» qui sont cachés... et d'autres qui ne
» savent point se produire, se faire

» jour parmi la foule. Ah ! il avait bien
» raison le philosophe qui a dit : « Il
» y a une foule de gens qui vivent et
» qui meurent sans avoir déballé toutes
» leurs marchandises ! »

» — Qu'est-ce que cela veut dire,
» monsieur ?

» — Cela veut dire, ma chère Ce-
» risette, que faute de hardiesse, on
» reste dans un trou, on végette dans
» le fond d'un village lorsqu'on était
» appelée à briller aux premiers rangs,
» à faire parler de soi, à occuper le
» monde par sa renommée. Tenez, Ce-
» risette, je connais votre histoire,

» l'aubergiste nous a conté comment
» vous vous trouviez chez lui. Il ré-
» sulte de tout cela, que vous êtes vo-
» tre maîtresse que vous êtes entiè-
» rement libre de quitter cette maison
» quand cela vous conviendra, et que
» M. Chatouillé et sa femme n'ont
» nullement le droit de s'opposer à
» votre départ.

» — Je le sais bien, monsieur.

» — Si vous devez un jour, grâce au
» médaillon que vous portez, recon-
» naître votre origine, retrouver vos
» parents, n'est-ce pas plutôt en vous
» produisant dans le monde que cela

» arrivera... le hasard, mille circon-
» stances peuvent alors vous servir ;
» tandis qu'en restant dans cette au-
» berge, il vous faut renoncer à cette
» espérance ; car si on avait dû venir
» vous y chercher, cela serait fait,
» depuis quinze ans que vous y
» êtes !...

» — Vous croyez, monsieur, vous
» pensez que si je me faisais comé-
» dienne, cela m'aiderait à retrouver
» ma famille?.. oh ! si je savais cela...
» mais encore une fois je n'ai pas de
» talent.. je ne sais pas jouer un rôle...
» et je n'oserais jamais paraître sur un
» théâtre... je serais trop honteuse !...

» — Mais si vous le voulez, songez
» donc que je serai votre maître, votre
» professeur.

» — Vous ! monsieur ! cela vous en-
» nuierai de me montrer tant de cho-
» ses, et puis si je n'apprenais pas bien..
» si je n'avais pas de dispositions, vous
» regretteriez de m'avoir emmenée...

» — Oh jamais !... jamais !... car je
» vous aime, Cerisette, car je voudrais
» passer ma vie près de vous...

» — Vraiment ?... mais non... vous
» ne dites pas ce que vous pensez...
» vous faites comme vos camarades,

» c'est une scène de quelque pièce que
» vous me jouez...

» — Que faut-il donc faire pour vous
» prouver qu'on vous aime?... en vé-
» rité, vous êtes d'une incrédulité.

» — C'est que je ne suis pas habituée
» à m'entendre dire de ces choses-là...
» et puis, vous!... aimer une servante
» d'auberge...

» — Dites une fille charmante, ra-
» vissante, remplie de grâces... mais
» mon Dieu!... que suis-je donc, moi?
» bien moins que vous, peut-être... car
» vos parents vous sont inconnus, vous
» pouvez être d'une haute lignée; tan-

» dis que moi, fils d'un honnête négo-
» ciant de Lyon, ayant reçu, grâce à
» mon père, une assez bonne éducation,
» car on voulait faire de moi un avo-
» cat, un grave magistrat; peut-être!..
» J'ai tout abandonné, tout quitté pour
» le théâtre, bravant la colère de mon
» père, les conseils de mes parents, les
» avis de mes amis; je suis monté sur
» les planches, j'ai voulu connaître cette
» vie aventureuse entremêlée de succès
» et de revers, de bons et de mauvais
» jours... mais dans laquelle, pour les
» artistes nomades, les mauvais jours
» sont en majorité. J'ai voulu tâter de
» cette existence dans laquelle l'amour-
» propre est presque toujours en jeu.

» J'ai voulu vivre dans ces coulisses où
» il se passe souvent des scènes plus
» bizarres, plus comiques, que celles qui
» se jouent devant le public; j'ai vou-
» lu, couvrant ma figure de rouge, de
» blanc ou de rides, suivant le person-
» nage que je représente, être tour à
» tour prince, troubadour, chevalier,
» marquis; porter un costume polonais,
» allemand, anglais ou espagnol. Je l'ai
» voulu, j'ai fait tout cela, et je ne me
» repens pas de l'avoir fait... je me
» trouve heureux.. j'éprouve une foule
» d'émotions quand je vais jouer un
» nouveau rôle; j'ai de la crainte, de
» la frayeur, de l'espoir; au moment
» de paraître devant le public, mon

» moral se remonte, je m'identifie avec
» mon personnage, je me dis que le
» théâtre est un champ de bataille et
» qu'il faut de l'audace, de l'aplomb
» pour triompher... eh bien! tout cela,
» Cerisette, c'est vivre, c'est exis-
» ter... c'est sentir que l'on a des sens,
» des passions, des moyens, des avan-
» tages; c'est se servir de tous les dons
» que la nature a bien voulu nous ac-
» corder... et je préfère cette carrière
» aventureuse à celle plus douce, peut-
» être, mais plus uniforme, que l'on
» voulait me faire embrasser. »

La jeune fille a écouté avec beaucoup d'attention Angely; et il est facile

de voir dans ses yeux que les discours du jeune acteur ont fait sur son cœur une vive impression. Celui-ci tient toujours la main de Cerisette qu'il serre encore plus tendrement; il s'aperçoit de l'effet produit par ses paroles et reprend :

« — Voyez donc, quelle différence » de vous à moi, et comme cette nou- » velle carrière s'offre à vous plus fa- » cile, plus riante : pour l'embrasser, » vous n'êtes point obligée de vous » brouiller avec votre famille, ni d'en- » courir la haine de votre père... il » n'est pas possible que vous regrettiez » la position de servante d'auberge, et,

» quant à M. Chatouillé, si j'ai bien su
» le juger, je crois que c'est un homme
» fort peu aimable et auquel vous ne
» devez pas être bien attachée...

» — Oh ! pour cela, vous avez rai-
» son... je ne le regretterais pas du
» tout, au contraire... car depuis quel-
» que temps.. il m'ennuyait beaucoup..
» ne voulait-il pas me faire la cour... il
» me poursuivait dans tous les coins...
» il voulait m'embrasser... il me gron-
» dait, me brusquait quand je parlais à
» un jeune voyageur... et tenez, en ce
» moment, voyez quels yeux il fait
» parce que je cause avec vous. Sans
» votre camarade.. qui le retient par le

» bras et fait semblant de vouloir le
» poignarder avec une petite cuillère, je
» suis sûre qu'il serait déjà venu me cher-
» cher et m'aurait fait quitter la salle.

» — Comment, ce polisson d'auber-
» giste cherchait à vous séduire...
» une aussi jolie fleur aurait été cueil-
» lie par cet Aliboron !...

» — Mais non, monsieur, il n'au-
» rait rien cueilli du tout, je vous prie
» de le croire. Quant à sa femme, elle
» n'est pas méchante, mais elle est de-
» venue jalouse, surtout depuis qu'elle
» a la goutte, et je crois qu'elle ne se-
» rait pas très fâchée de me voir quit-
» ter son auberge...

» — Alors, vous acceptez ma propo-
» sition, vous viendrez avec nous, vous
» partagerez mon amour...

» — Oh ! je n'ai pas dit cela, mon-
» sieur.

» — Cerisette, je t'aimerai tant !...
» je te chérirai chaque jour davanta-
» ge !...

» — Oh mon Dieu ! vous me tutoyez
» à présent... ne me parlez pas comme
» ça... ça me fait un effet tout drôle...

» — Pour que tu me donnes ta ré-
» ponse, laisse-moi te revoir cette nuit,
» reçois-moi un moment dans ta cham-
» bre...

» — Dans ma chambre !.. la nuit !..
» non certainement je ne le veux pas..
» et puis d'ailleurs... »

Ici, la conversation est interrompue par un mouvement général qui s'opère dans la salle; c'est Poussemard qui vient d'entrer avec son violon et qui joue la valse de *Robin des bois*. Aussitôt Albertine et Zinzinette ont repoussé la table dans un coin; l'une a enlacé Desroseaux, l'autre Montézuma, et les deux couples se mettent à valser. M. Chatouillé a profité de ce mouvement pour courir à Cerisette, à laquelle il dit avec un accent colérique :

« — Ma femme vous sonne depuis

» une heure, mademoiselle.. allez donc
» la retrouver... cela vaudra mieux
» que de babiller dans des coins ! »

Au lieu de laisser la jeune fille s'éloigner, Angely passe un bras autour de sa taille, en s'écriant :

« — Que madame Chatouillé sonne
» tant qu'il lui plaira, mon cher hôte,
» mais j'ai invité Cerisette à valser, et
» je ne la laisserai pas s'éloigner...

» — Monsieur, Cerisette ne sait pas
» valser.

» — Je vais être son professeur, et
» je vous réponds que j'en ferai quel-
» que chose...

» — Mais monsieur, vous n'avez pas
» le droit de disposer comme cela de
» ma servante, et... je ne veux pas...

» — Oh ! permettez, monsieur Cha-
» touillé, cette charmante enfant n'est
» point votre servante... elle est libre
» chez vous... elle vous quittera quand
» bon lui semblera, et sans que vous
» ayez le plus petit mot à dire... vous
» oubliez donc que nous connaissons
» toute son histoire... »

M. Chatouillé devient écarlate ; avant qu'il ait le temps de répondre au jeune premier, celui-ci a entraîné Cerisette qui, au bout de quatre tours de salle,

sait déjà valser, parce qu'elle s'est tout bonnement abandonnée et laissée conduire par son valseur, sans s'occuper le moins du monde de faire des pas.

L'aubergiste est furieux, il enfonce son bonnet de coton sur ses yeux en se disant :

« — Ah ! si j'avais su !... je leur » aurais mis autre chose dans la mate- » lotte. »

Pour achever de l'exaspérer, M. Chatouillé se sent pris à bras-le-corps et entraîné au milieu de la salle. C'est madame Grattenboule, que les petits verres ont mise en train, et qui veut à

toute force danser une allemande. N'ayant pu faire quitter la table à Cuchot ni obtenir du père noble qu'il fût son cavalier, la mère d'Albertine s'est jetée à corps perdu sur l'aubergiste, et comme, en lui prenant la tête, elle a enfoncé le bonnet de coton jusque sur son nez, M. Chatouillé, n'y voyant plus du tout et ayant les mains tenues, est forcé de faire, sans voir clair, toutes les figures d'allemande qui sont familières à madame Grattenboule.

Le bal durait depuis quelque temps, madame Grattenboule et son cavalier aveugle se jetaient à chaque instant dans les valseurs, qui les repoussaient

vigoureusement sans pour cela s'arrêter. L'aubergiste demandait grâce en criant :

« — J'en ai assez... je ne vois pas » clair ! »

Mais madame Grattenboule lui répondait :

« — C'est plus gentil comme ça, c'est » le pas de l'*Amour* et de *Psyché ;* » je l'ai dansé il y a quarante ans de- » vant l'empereur de Russie, qui m'a » aussitôt jeté le mouchoir. »

Tout-à-coup des cris perçants partent d'un coin sombre de la salle où

personne ne songeait à jeter les yeux. C'était madame Ramboure qui, en continuant de jouer *Paul et Virginie* à François, avait voulu qu'il fît avec elle la scène où les deux enfants se cachent sous la jupe de Virginie pour se mettre à l'abri de l'orage. Au moment où il s'y attendait le moins, François avait vu tout-à-coup la duègne relever ses jupons et les lui jeter par dessus la tête; peut-être François avait-il vu autre chose encore, mais il paraît que cela ne l'avait pas séduit, car il criait comme un possédé, tout en se débattant sous les jupons de madame Ramboure :

» — Je ne veux pas... je ne veux
» pas... j'étouffe là-dessous... ah ! que
» c'est bête!... je ne veux pas baiser
» votre derrière, moi...

» — C'est dans la pièce ! c'est dans
» la pièce!... » répond la duègne en s'efforçant de retenir François sous sa jupe. « Viens, petit Paul, viens bon
» frère... nous allons gravir le rocher
» et traverser le torrent... serre-toi
» bien contre moi. »

Au lieu de se serrer contre *Virginie*, François se met à quatre pattes pour sortir de dessous ses jupons ; madame Ramboure, qui tient à couvrir

François, s'assied aussitôt sur son dos et semble disposée à faire ainsi le tour de la chambre, mais la société a pitié du garçon d'auberge, Montézuma court à la duègne qu'il parvient, non sans peine, à enlever de dessus son dada; Chatouillé s'est échappé des mains de madame Grattenboule, il a relevé et jeté en l'air son bonnet de coton qui tombe sur le violon de Poussemard. La musique s'arrête; François, échappé enfin de dessous les jupons de madame Ramboure, sort de la salle en prenant ses jambes à son cou, comme s'il se croyait encore poursuivi par *Virginie*. La troupe dramatique pense qu'il est temps de songer à se reposer. Chacun demande sa

chambre ; M. Chatouillé pousse devant lui Cerisette, en lui ordonnant de conduire les dames, tandis que de son côté il se chargera de conduire ceux de ces messieurs qui ont des chambres à part.

La jolie fille n'obéit qu'après avoir jeté un coup d'œil à Angely, qui la regarde s'éloigner. Ensuite tout le monde se dit bonsoir, et au bout de quelques instants un calme profond a succédé dans l'auberge au bruit de la musique, aux éclats de la joie et aux cris de François.

LE BIEN ET L MAL.

Onze heures et demie venaient de sonner; dans un village, cela représente deux heures du matin à Paris. C'est alors que Cerisette, tenant sous son

bras un panier couvert, et de l'autre une lumière, arrive devant la porte de sa chambre, pose sa lumière à terre, prend une clef dans sa poche et entre tout doucement dans son domicile, où elle savait bien trouver du monde.

Sabretache dormait profondément, comme un homme qui est harassé de fatigue et n'a point de chagrins au cœur. Mais Cerisette pense qu'il ne sera pas fâché d'être éveillé pour faire un bon repas, et qu'il n'en dormira que mieux ensuite. Elle s'approche du soldat et lui pousse le bras, en lui disant :

« — Monsieur... monsieur Sabreta-

» che... éveillez-vous... c'est moi qui
» vous apporte à souper. »

Le soldat ouvre les yeux, se met vivement sur son séant, en s'écriant :

« — De quoi... qu'est-ce qu'il y a...
» l'ennemi ?

» — Eh non !... non, monsieur Sa-
» bretache, ce n'est pas l'ennemi...
» Vous n'êtes plus en Afrique... et je
» ne suis pas une bédouine, moi. »

Sabretache regarde dans la chambre, puis saute à bas du lit et va presser la main de la jolie fille, en lui disant :

« — Ah! pardon... excusez-moi, ma
» chère enfant... je suis dans votre
» chambre... c'est vous qui m'avez
» donné l'hospitalité... Oui... oui... je
» suis éveillé à présent!.. Ah dam!
» c'est que j'ai déjà fait un bon somme
» sur votre lit... on y est comme dans
» du coton.

» — Vous n'êtes pas difficile!

» — Je rêvais que j'étais encore en
» Algérie, que je combattais des Ara-
» bes dans un défilé... seul... éloigné
» de tout secours... Je me suis trouvé
» dans cette position-là, voyez-vous,
» et je m'en suis tiré... Mais quelle
» heure est-il donc?

» — Onze heures et demie... pas-
» sées même...

» — Bigre! j'ai déjà dormi près de
» trois heures alors.

» — Et maintenant, vous allez sou-
» per. »

En disant cela, Cerisette sort des provisions de son panier. Elle place sur une table du pain, une bouteille de vin, une bonne portion de gibelotte, un morceau de fromage et deux grosses poires.

« — Comment, nom d'une pipe,
» c'est pour moi tout cela! » dit l'ancien

militaire, en regardant la jeune fille mettre le souper sur la table.

« — Oui, c'est pour vous... il n'y a » pas de trop... mais c'est tout ce que » j'ai pu me procurer... Quand on a » faim, il y a encore de quoi se restau- » rer.

» — C'est-à-dire que je vais faire un » repas de général en chef... un fes- » tin, une bombance... et ma foi, je ne » vous cacherai pas que cela m'arrive » à propos... J'avais faim avant de » dormir, mais le proverbe qui pré- » tend que: qui dort dîne, ment » comme un dentiste, car je me sens

» encore plus faim qu'avant de dor-
» mir.

» — En ce cas, mettez-vous à table;
» je vais vous tenir compagnie... si cela
» ne vous contrarie pas...

» — Me contrarier... ah! votre pré-
» sence ne doit jamais contrarier per-
» sonne... mais pour moi, ce sera tou-
» jours un bonheur... Sacredié, qu'est-
» ce que j'ai donc fait pour que vous
» soyez si bonne avec moi...

» —Je ne sais pas... mais rendre ser-
» vice, c'est si naturel quand on le
» peut!

» — Oui... c'est naturel, et c'est ce
» que bien des gens ne font qu'en re-
» chignant, ou ne font pas du tout.
» Vous allez souper avec moi.

» — Non... j'ai déjà soupé, je n'ai
» plus faim. Mais je vous regarderai
» souper, ça me fera plaisir.

» — Oh! vous allez voir un gaillard
» qui ne boude pas plus à table qu'au
» feu. »

Sabretache se met à table et attaque vigoureusement ce qui est devant lui. Cerisette s'assied en face du soldat, et paraît heureuse de le voir satisfaire si

bien son appétit. Cependant, pour un observateur, la physionomie de la jeune fille n'avait plus cette naïve insouciance, cette aimable gaîté qu'on y lisait lors de l'arrivée du soldat dans l'auberge. Il était facile de deviner qu'elle était fortement préoccupée et qu'un sentiment nouveau s'était glissé dans son cœur.

« — C'est bon... c'est bigrement » bon!.. et du vin aussi!.. elle n'a rien » oublié!.. festin complet!.. à votre » santé, ma chère enfant.

» — Merci, monsieur le soldat.

» — A votre santé, ma bonne pe-

» tite... Tiens, je ne sais pas encore vo-
» tre nom...

» — Cerisette.

» — Cerisette? Ah! je m'en sou-
» viendrai de ce nom-là... d'autant
» plus qu'il n'est pas commun.

» — C'est comme le vôtre.

» — Oh! moi, Sabretache, c'est
» mon vrai nom! mon nom de famille.

» —Il n'en est pas de même de moi!
» puisque je n'ai pas de famille, ou que
» du moins je ne la connais pas!..

» — C'est vrai, pauvre jeunesse,

» comment donc que ça se fait que vous
» soyez privée de parents. . Mais, par-
» don, je vous demande ça, et je vous
» fais peut-être l'effet d'être bien cu-
» rieux... C'est que ce qui vous touche
» m'intéresse, mon enfant, mais si je
» vous ai fait de la peine en vous
» questionnant sur ce sujet, eh bien,
» excusez-moi et qu'il n'en soit plus
» question.

» — Vous ne m'avez pas du tout con-
» trariée, monsieur Sabretache, mon
» histoire n'est point un mystère, et
» il paraît que ce soir M. Chatouillé l'a
» contée à tous les comédiens qui sont
» ici, par conséquent je puis bien vous

» la dire, si cela vous fait plaisir de la
» connaître...

» — Oui, ma petite, je vous le répè-
» te, j'y porterai intérêt, comme si ça
» me regardait... D'ailleurs, écouter
» n'empêche pas de manger. En avant,
» marche! Ah! bon! voilà que je lui
» parle comme à... des conscrits... Je
» vous voulais dire, allez, je vous
» écoute. »

Cerisette raconte au militaire les mêmes faits que le maître du *Cerf sans corne* a contés aux comédiens ambulants; mais le récit de la jeune fille est plus simple, plus bref, car il est débar-

rassé de toutes les réflexions de M. Chatouillé; elle le termine en montrant au soldat le médaillon qu'elle porte pendu à son cou, et qu'on ne pouvait pas apercevoir parce qu'il était toujours caché par son fichu.

Sabretache, qui a écouté très attentivement la jeune fille, regarde le médaillon, le retourne dans ses doigts, en murmurant :

« — Cré coquin! dire que votre fa-
» mille... votre nom!.. votre fortune
» peut-être, tout cela est dans ce petit
» bijou qui n'est pas si large qu'une
» pièce de deux sous!.. Il y a trois let-

» tres, un C et deux A. Et cette pau-
» vre nourrice qui s'est donnée une
» indigestion ici... parce que votre
» gredin d'aubergiste lui aura peut-
» être fait manger de l'âne ou du che-
» val, vous ne vous souvenez pas de son
» nom?

» — Pas du tout!

» — Ni de celui du pays qu'elle ha-
» bitait?

» — Pas davantage.

» — Ah! parbleu! ça se conçoit!..
» est-ce qu'on se souvient de ce que l'on
» a vu et entendu à l'âge de deux ans!..

» Eh bien, il y avait pourtant au ré-
» giment un farceur, bon enfant du
» reste... Pétarade, qu'on l'appelait,
» Dieu qué blagueur ça faisait!.. eh
» bien Pétarade prétendait se souvenir
» parfaitement qu'à l'âge de six mois
» on avait voulu lui donner un lave-
» ment, et qu'il avait mis le canon de
» la seringue dans sa bouche et s'était
» mis à le têter. Il nous en contait
» comme ça toute la journée, et il y
» avait des camarades qui avaient la
» bonté de le croire, parce qu'il débi-
» tait toutes ses histoires avec un air
» de bonhomie, qu'on lui aurait donné
» le prix de rosière !.. Bref, la nour-
» rice n'a rien dit... on n'est jamais

» venu depuis demander des renseigne-
» ments sur elle et son enfant, dans
» cette auberge ou dans le pays...

» — Jamais, monsieur !

» — On a totalement perdu vos tra-
» ces... et cette carte, cette dame de
» carreau avec de l'écriture derrière,
» vous l'avez toujours?

» — Oui, monsieur.

» — Gardez bien tout ça, ma peti-
» te... ce sont vos actes de naissance.
» Mais, à vrai dire, je doute que vous
» puissiez jamais en faire usage. Après
» tout, vous êtes gentille, vous n'êtes

» pas sotte... Eh mon Dieu, il y en a
» bien d'autres que vous qui ne con-
» naissent pas leurs parents!... faut
» donc pas vous désoler pour ça!

» — Je ne me désole pas du tout,
» monsieur.

» — Et vous faites bien... à votre
» santé... C'est excellent, ce ragoût!..
» Décidément, le père Chatouillé fait
» pas mal sa ratatouille... Je suis fâché
» que vous ne mangiez pas un morceau
» avec moi.

» — Puisque je n'ai pas faim.

» — C'est juste... mais tenez, mam'-

» zelle Cerisette... faut que je vous
» communique mon idée à moi... Si je
» me trompe, vous me le direz...
» voyez-vous, je ne suis pas bien ma-
» lin, et pourtant ce soir, il me semble
» voir dans vos yeux que vous n'êtes
» pas aussi gaie, aussi rieuse que tan-
» tôt... enfin que vous avez quelque
» chose qui vous tracasse... qui vous
» préoccupe... Est-ce que l'hospitalité
» que vous m'avez accordée vous au-
» rait déjà attiré des désagréments...
» si c'était cela, dites-le moi bien vite,
» mon enfant... je prends mon sac,
» mon bâton, et je décampe... Oh! je
» ne veux pas que vous soyez grondée
» pour moi.

» — Non M. Sabretache, non ce
» n'est pas cela... car personne ne se
» doute que vous êtes dans l'auberge.

» — Vous avez dit : ce n'est pas cela.
» Alors c'est donc autre chose?

» — Eh bien oui... c'est vrai... j'ai
» tout plein de choses dans la tête...
» Je vais vous dire ce qui m'occupe...
» vous me donnerez de bons conseils,
» vous, dame c'est qu'il y va peut-être
» de mon avenir...

» — De votre avenir... diable, mais
» c'est donc sérieux !

» — Oh ! oui... je vous ai dit que

» nous avions une troupe de comédiens
» dans cette auberge... vous savez ce
» que c'est que des acteurs, M. Sabre-
» tache?

» — Parbleu! avant d'être soldat,
» est-ce que je n'étais pas, à Paris, ap-
» prenti peintre colleur, je grimpais
» tous les dimanches à Bagnolet voir
» mon père, mais dans la semaine je
» me permettais quelquefois le specta-
» cle... la contremarque de la Gaîté
» ou de l'Ambigu.

» — Eh bien! n'est-ce pas que c'est
» une bien belle profession que le théâ-
» tre, qu'on doit être bien heureux de
» jouer la comédie.

» — Ma foi, ma petite, je ne sais pas
» si cela vaut mieux qu'autre chose !
» cependant je me rappelle que dans
» la maison où je logeais, rue Basse-
» du-Temple, il y avait sur mon carré
» une actrice qui faisait sa cuisine sur
» une chaufferette et qui couchait dans
» un petit lit d'enfant où elle était
» obligée de se tenir toute la nuit les
» genoux contre ses nénets, ça ne me
» donnait pas une bien haute idée de
» sa fortune. Il est vrai qu'elle n'était
» ni jeune, ni jolie.

» — Oh! si vous saviez, M. Sabre-
» tache, comme ceux qui logent ici
» sont gais, aimables, comme ils s'a-

» musent! comme ils ont l'air heu-
» reux!..

» — Eh bien, qu'est-ce que cela
» vous fait, mon enfant?

» — C'est que... il y a un de ces
» messieurs... un jeune homme... bien
» gentil... qui prétend que j'ai tout ce
» qu'il faut pour réussir au théâtre...
» qui m'a prédit que j'y aurai de grands
» succès... et enfin qui m'a offert de
» quitter cette auberge et de... de me
» mettre dans leur troupe.

» — Ah! oui dà, il paraît que c'est
» le recruteur celui-la!.. bigre! il ne

» choisit pas mal ses conscrits! Eh bien,
» mon enfant, que lui avez-vous ré-
» pondu...

» — Mais... rien... c'est-à-dire...
» je ne sais pas encore ce que je dois
» répondre... Cependant, je vous l'a-
» vouerai, leur profession me semble
» bien agréable, recevoir des applau-
» dissements, être fêté partout, amu-
» ser tout le monde... changer à cha-
» que instant de toilette... faire tantôt
» une marquise, tantôt une sultane...
» Oh! ce doit être bien amusant!

» — Oui, c'est le joli côté de la mé-
» daille!.. mais moi je vois toujours

» cette actrice, ma voisine, faisant son
» petit fricot sur une chaufferette dans
» laquelle il y avait à peine du pous-
» sier, et couchant dans un lit où elle
» était obligée de se raccourcir... elle
» ne devait pas beaucoup s'amuser
» celle-là! et pourtant elle était à un
» théâtre de Paris... je ne sais pas le-
» quel... par exemple!.. mais on assure
» que les acteurs sont encore moins
» heureux en province qu'à Paris. En-
» suite, ma bonne Cerisette, vous êtes
» bien jeune, vous êtes jolie... et l'on
» dit que pour une femme il est bien
» difficile de rester sage quand on est
» au théâtre... vous êtes en vue de
» tout le monde, là!.. et quand il y a

» tant de gens qui vous lorgnent de
» loin, il doit s'en trouver beaucoup
» qui veulent ensuite vous voir de
» près... et puis, si on ne réussit pas,
» si on n'a pas de talent, on dégrin-
» gole!.. on dégringole!.. que c'est ef-
» frayant... à moins qu'on ne se re-
» tienne après autre chose que le théâ-
» tre.

» — Ainsi, M. Sabretache, vous ne
» me conseillez pas d'accepter les pro-
» positions que l'on m'a faites!..

» — Non, ma petite, non, franche-
» ment, moi je ne vous le conseille
» pas...

» — Mais ce jeune homme... M. An-
» gely, c'est ainsi qu'on l'appelle, m'a
» encore dit que je retrouverai bien
» plus tôt mes parents en voyageant,
» en allant à Paris, qu'en restant
» dans cette auberge.

» — Quant à cela, ma chère enfant,
» je n'ai rien à répondre... seulement,
» je crois, moi, que si vous devez un
» jour retrouver vos parents, cela dé-
» pend de quelqu'un qui est au-des-
» sus de nous tous... ce quelqu'un-là
» arrange les évènements, il les fait
» manœuvrer comme il l'a ordonné...
» et ce n'est pas nous qui pouvons lut-

» ter contre les décrets de la Provi-
» dence.

» — Alors, M. Sabretache, si la
» Providence a décidé que je serai ac-
» trice, ce n'est donc pas la peine que
» je lutte contre sa volonté. »

Le soldat se gratte l'oreille et fait un petit mouvement d'épaules, en murmurant :

« — Je crois que je ne suis pas de
» force avec vous au bâtonnet !..

» — Qu'est-ce que vous voulez dire,
» M. Sabretache?

» — Je veux dire que les jeunes fil-
» les arrangent toujours les choses de
» manière à faire ce qui leur plaît...
» mais enfin... jouer la comédie... ça
» ne doit pas être si facile que d'essuyer
» une assiette, et vous voulez comme
» ça tout de suite, sans avoir eu de le-
» çons, être en état de paraître sur un
» théâtre. Ma chère amie, on ne prend
» pas sa place, même parmi les sim-
» ples soldats avant d'avoir appris
» l'exercice.

» — Mais M. Angely veut être
» mon professeur... me former... c'est
» lui qui joue les amoureux...

» — Hom!.. crédié! je m'en doute
» bien qu'il joue les amoureux... peut-
» être mieux ailleurs qu'au théâtre...
» Prenez garde, Cerisette, ce beau gar-
» çon-là veut vous enjoler... il vous a
» trouvée gentille, il a dit je vais lui
» mettre le théâtre dans la tête, et
» comme ça j'en ferai ce que je vou-
» drai, puis quand son caprice sera
» passé, ça lui sera bien égal de vous
» avoir mis dans le gâchis! prenez-
» garde... je vous parais sévère, mon
» enfant, je vous ennuie peut-être avec
» mes conseils; mais tenez, c'est que
» je vous aime, comme un père aime-
» rait sa fille, un frère sa sœur,

» enfin comme un ami véritable!.. »

Sabretache a pris les deux mains de la jeune fille, il les serre fortement dans les siennes; Cerisette semble réfléchir, elle garde quelques instants le silence, puis enfin elle se lève en disant :

« — Vous avez raison, M. Sabreta-
» che, je ne dois pas écouter ce jeune
» homme, cela pourrait tourner mal
» pour moi... décidément, je suivrai
» vos conseils; je ne m'en irai pas avec
» les comédiens.

» — Et vous ferez bien, mon enfant.
» Et quelque jour j'espère revenir vous

» voir ici, et si vous vous y déplaisiez
» trop, alors nous verrions. Mais en
» attendant je vais vous faire mes
» adieux.

» — Vos adieux... à présent?

» — Oui, car je pense que vous
» comptez aller vous reposer quelque
» part. Moi je vais me rejeter sur le
» lit, je ferai encore trois ou quatre
» heures de sommeil, mais au petit
» jour je me remets en route; je veux
» partir avant que personne ne soit
» levé dans cette auberge, de cette ma-
» nière, on ne saura pas que vous m'y
» avez logé.

» — Ah ! en effet, vous avez rai-
» son.

» — Y a-t-il moyen de sortir sans
» déranger personne ici ?

» — C'est très facile. Vous descen-
» drez dans la cour, la porte n'est fer-
» mée en dedans que par une barre de
» fer que vous lèverez ; vous la repous-
» serez tout contre, d'ailleurs il n'y a
» pas de voleurs dans le pays.

» — C'est bien. Adieu ma chère pe-
» tite, recevez tous mes remercîments
» pour ce que vous avez fait pour moi...
» je ne l'oublierai jamais...

» — C'est du plaisir que je me suis
» procuré !..

» — Je viendrai vous revoir... Eh !
» sacrebleu ! quand on a été en Afri-
» que, c'est rien du tout que de se ren-
» dre de Paris à Nemours : et si quel-
» que jour vous aviez besoin de moi...
» vous verrez que je ne suis pas un in-
» grat.

» — Au revoir, M. Sabretache, em-
» brassez-moi. »

Le soldat embrasse la jeune fille sur les deux joues, puis celle-ci reprend sa lumière et sort doucement de sa cham-

bre en l'engageant à dormir jusqu'au jour.

Cerisette a redescendu le petit escalier, en se disant :

« — Je vais aller dans le grenier où » l'on met le fourrage, je me jetterai » sur les bottes de foin, j'y serai très » bien pour une nuit... d'ailleurs je » crois que je ne dormirai guère... je » pense toujours à ce que ce jeune » homme m'a dit... je n'ai pas osé » avouer à M. Sabretache que M. Angely m'a fait une déclaration d'amour... qu'il a juré de m'aimer toute » sa vie... Ah !.. tout cela est bien jo-

» li!.. mais si ce n'est pas vrai!.. s'il
» ne veut que me tromper, m'oublier
» ensuite;.. cependant si j'avais du ta-
» lent... du succès au théâtre... tous
» ces messieurs ont dit que j'avais une
» jolie voix... allons! tout ça, c'est des
» bêtises, allons nous coucher... dor-
» mons... et suivons les conseils du sol-
» dat.»

Pour se rendre au grenier aux fourrages, Cerisette a été obligée de traverser la cour, et de monter un autre escalier qui a deux étages, mais qui est large et donne sur des couloirs conduisant aux chambres des comédiens. La jeune fille sent son cœur qui palpite en

passant devant le couloir du second qui mène à la chambre de M. Angely, elle se hâte de grimper une espèce d'échelle de meunier qui conduit au grenier, mais dans sa précipitation, elle a laissé tomber son flambeau. Elle s'arrête et croit entendre marcher derrière elle, un crainte vague la saisit; décidée à se coucher sans lumière, elle ouvre doucement la porte du grenier, mais lorsqu'elle veut la refermer il lui semble que quelqu'un s'y oppose et se glisse près d'elle.

« — Mon Dieu!.. est-ce qu'il y a » quelqu'un là », murmure Cerisette, toute tremblante.

Au lieu de lui répondre, on l'embrasse tendrement. Elle veut crier, mais Angely l'enlace de ses bras en lui disant :

« — Je t'aimerai toute ma vie, et je » ne veux pas que demain tu puisses » refuser de me suivre. »

La jeune fille essaye bien encore de se défendre ; mais il était nuit, ils étaient seuls et ce monsieur jouait si bien les amoureux !..

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

	Pages.
CHAP. Ier. — L'auberge du *Cerf sans corne.*	7
II. — Jeune fille et vieille moustache.	35
III. — Les comédiens ambulants.	61
VI. — Conversation plus ou moins dramatique.	87
V. — Histoire de Cerisette.	133
VI. — Une matelotte singulière.	187
VII. — Après-dînée joyeuse.	221
VIII. — Séduction.	261
IX. — Le bien et le mal.	297